

SEPTEMBRE

PATRON : Saint Matthieu, apôtre et évangéliste.

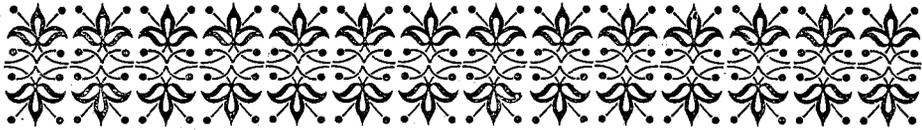
VERTU : La Mortification.

TEXTE : Celui qui hait sa vie en ce monde, la conserve pour
la vie éternelle.

*Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam
aeternam custodit eam.*

(Joan. XII, 25.)





1^{ER} SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* **Le Révérendissime Père Passerat et la vie intérieure.**

Dans ses lettres aux confrères, le Vénérable Père ne cessait de les exhorter à la pratique de la vie intérieure et à l'observance régulière, surtout lorsqu'ils étaient absorbés par les travaux apostoliques. A mesure que grandissait le nombre des maisons et des sujets, les avis du Révérendissime Père, touchant la nécessité de la sanctification personnelle des religieux se multipliaient. « Dites-moi écrivait-il, que tous sont fervents et adonnés à l'oraison et j'en éprouve plus de joie que de cent nouvelles fondations. »

L'exercice des vertus fut aussi un des principes fondamentaux de sa direction spirituelle. « Des actes ! Des actes ! avait-il coutume de dire : Les actes ont quelque chose d'enchanteur et Dieu fait des merveilles quand il nous voit à l'œuvre... Une once de pratique, disait-il encore, vaut mieux que cent livres de sentiments, et il faut préférer le travail laborieux de ces vertus, aux douceurs de la retraite. »

(*Ex procès informatif*).

1919. Commencement de la Vice-Province des Ruthènes en Pologne.

En l'année 1910, l'archevêque Ruthène de Lemberg, Mgr Szeptychi, assistait au Congrès Eucharistique de Montréal. Il eut l'occasion de constater le bien accompli chez ses concitoyens du Canada par les Pères belges établis dans la Vice-Province des Ruthènes à *Yorton*. Désireux de collaborer efficacement à leur apostolat, il les pressa d'établir une maison en Galicie, afin d'y recruter des vocations parmi ses ouailles. L'offre fut acceptée. En 1913, les Rédemptoristes, sous la conduite du T. R. P. Joseph Schrijvers, se fixèrent dans une résidence de campagne de l'archevêque. Mais à l'œuvre de recrutement des vocations pour le Canada, s'ajouta le ministère auprès des habitants de la contrée. La première maison fut créée le 1^{er} septembre 1919 à *Zboiska*.

Les premiers résultats des missions données sans discontinuer en Galicie et sur les frontières de la Russie, dépassent toutes les espérances. Des auditoires de deux mille personnes s'entassent autour de la chaire ; les confessionnaux sont assiégés ; des gens, venus de plusieurs lieues à la ronde, luttent une journée entière, pour arriver jusqu'auprès du missionnaire. Dans ce pays, meurtri et épuisé par la guerre de 1914, la vie des missionnaires est tissée de privations, de renoncements et de fatigues sans répit, mais leurs travaux et leurs souffrances affermissent la foi dans les âmes de cinq millions d'Ukraniens catholiques et préparent le retour de trente millions de schismatiques.

P. De MEULEMEESTER. *Les Missions étrangères.*

NÉCROLOGE

R. P. Laurent Bourdilloud. Contamine; 1850.

Le R. P. est né à Montbrelloz (Suisse) le 24 septembre 1805. Doué d'une belle santé, d'une voix retentissante, il se livra avec entrain et ferveur à la prédication et aux autres pratiques du saint ministère. Expulsé de Suisse en 1847, il alla prêcher des missions en Alsace-Lorraine, puis vint à Contamine exercer son zèle. Dans sa maladie, qui dura plus de deux mois, alors que les souffrances étaient presque ininterrompues, le cher Père se soumettait pleinement à la volonté de Dieu et faisait souvent le sacrifice de sa vie. Au moment de recevoir le saint Viatique, en quelques paroles bien touchantes, il manifesta son total abandon à la divine Providence, sa confiance sans bornes en Marie, puis il demanda qu'on voulût bien lui pardonner les mauvais exemples qu'il aurait pu donner et s'écria : « Venez venez, mon Dieu, recevez mon âme. » — « *In manus tuas Domine, commendo spiritum meum.* ».

Profession : 6 mai 1827.

Ordination : 18 octobre 1829.

2^e SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* La Prière avant tout.

Toutes les lettres, paroles et exhortations du Vénérable Père Passerat, avaient invariablement pour objet la prière, le recueillement, la vie intérieure, la lutte contre les passions. Ses convictions sur la nécessité de la prière continuelle étaient si fortement ancrées dans son âme qu'aucun obstacle ne pouvait l'en détourner. Volontiers il eût exigé des siens la même héroïque fidélité. Au moins ne souffrait-il aucune négligence dans l'accomplissement ordinaire de ce devoir. « Il était impitoyable, dit le P. Kaltenback, lorsqu'il voyait la prière négligée sous prétexte de travail. J'étudiais alors la physique et cette science me passionnait. Or il m'arriva, un jour de retraite, de frauder un peu en faveur de cette passion coupable. Le Père Passerat me surprit en flagrant délit. Il entra dans une sainte colère ; c'est la seule fois de ma vie que je le vis le visage en feu. Il me gronda fortement et déchira en mille pièces tous mes beaux cahiers... Par ailleurs, rien ne lui faisait plus de plaisir que de voir chez les autres l'esprit qui l'animait lui-même. »

(Lettres).

NÉCROLOGE

R. P. Jean Gaspard Feliser. Téterchen, 1856.

C'est à Tourtemagne, village du Valais, en Suisse, que naquit le P. Feliser, le 3 octobre 1822. Orphelin de bonne heure, un curé entreprit de lui enseigner la langue latine. Jean entra au collège des Jésuites à Sion, où il prit place parmi les meilleurs élèves. La pensée des

vérités éternelles lui fit prendre la résolution d'entrer dans un Ordre religieux. Il songea d'abord à la famille des Capucins, puis à celle des Dominicains ; mais une lecture de la vie de saint Alphonse décida de son choix. Ordonné prêtre, il enseigna à Téterchen le latin et le grec, puis le Dogme et le Droit Canon, et rendit à la Congrégation les plus grands services. Au témoignage du Révérendissime Père Mauron, son directeur, le Père Feliser garda toute sa vie cette simplicité et cette droiture de cœur qui lui fit éviter toute faute vraiment volontaire. Dès son Studendat, il était menacé de phtisie. Ce mal ne fit qu'empirer avec les années. Aux douleurs physiques vinrent s'ajouter de terribles douleurs morales, et jusqu'aux derniers jours de sa vie il fut fidèle à l'accomplissement total des exercices communs. C'est dans ces dispositions qu'il reçut la couronne promise par saint Alphonse à tous ceux qui meurent dans la Congrégation après avoir vécu dans l'observance régulière.

— « *Quam bonus Israël, his qui recto sunt corde.* » Ps. 72.

Profession : 31 octobre 1843.

Ordination : 14 mars 1847.

R. P. Bernard Hafkenscheld. Wittem (Hollande); 1865.

Né le 12 décembre 1807 à Amsterdam, le P. Bernard entra dans la Congrégation en 1832, sous la conduite du R. P. Passerat. Il venait de compléter à Rome ses études théologiques et de conquérir le grade de docteur. Le catalogue du Collège Romain nous le montre l'émule de Joachim Pecci, qui fut plus tard Léon XIII. Le P. Bernard fut surtout, et dans toute la force du terme, un très ardent missionnaire. Durant trente années, il parcourut les deux mondes, prêchant les saintes missions avec le même succès en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande et en Amérique. C'était un autre Bridaine. Son port majestueux, sa figure intelligente et mâle, son regard de feu jeté sur l'auditoire pour mesurer le terrain du combat, son long et solennel signe de croix, la clarté et la sonorité de sa voix, l'ardeur brûlante de son langage, la vivacité de ses peintures, la force prodigieuse de ses preuves, son action incomparable, toutes ces qualités lui assuraient les succès les plus prodigieux et les conversions les plus étonnantes.

Ce fut à la prière, à la solitude quand il était rentré au couvent, et à son grand amour pour le Très Saint Sacrement qu'il dut ces succès. Apôtre au dehors et chartreux à la maison, il était humble, et aimait à venir en aide aux jeunes missionnaires. Ses éminentes qualités le désignèrent à ses supérieurs pour remplir les plus hautes fonctions. Il fut envoyé en Amérique comme Vice-Provincial, et ensuite comme Provincial. De retour en Belgique, il reprit sa vie de missionnaire, mais ce n'était que pour un temps. Après sa deux cent-quatre-vingt-quatrième mission, Dieu appela à lui son fidèle serviteur par une mort inopinée et imprévue. Il mourut à Wittem au milieu de ses confrères un samedi. La veille de la fête de la Mère du Bon Pasteur, à laquelle il avait toujours recommandé le succès de ses missions. Né un samedi, il mourut un samedi. Le Vénérable P. Passerat parlant un jour du P. Bernard disait : Dieu accorde à peine une fois dans un siècle un missionnaire comme celui-là. Sa vie fut écrite par M. l'abbé Lans, Hollandais. — « *Collaudabunt multi sapientiam ejus et usque in sæculum non delebitur.* » Eccli., 39-12.

Profession : 17 octobre 1833.

Ordination : 17 mars 1832.

Révérendissime Père Rodolphe De Smetana. Gars; 1871.

Successeur du T. R. P. Passerat comme Vicaire Général des Provinces transalpines.

Le P. de Smetana naquit à Vienne (Autriche) le 7 septembre 1802, de parents riches et nobles. Il passa les premières années de sa vie au château paternel de Hâjan, en Moravie, fit une partie de ses études au collège des nobles, appelé Theresianum, du nom de la fondatrice Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, et suivit plus tard les cours de l'Université de Vienne. En 1824 il occupait déjà un poste important à la cour et l'avenir semblait lui promettre une carrière brillante et heureuse. Le 19 novembre 1828, il s'unit par les liens du mariage à Justine Bruchman, la sœur de celui qui devint plus tard le P. Franz Bruchman. Moins d'un an après, nous le trouvons au noviciat des Rédemptoristes. La mort lui avait ravi son épouse, huit jours après la naissance de sa fille Rosalie. Brisé de douleur, comprenant la vanité et l'instabilité du bonheur humain, il avait renoncé à sa carrière et résolu de se faire religieux.

Le P. de Smetana était un homme de talent plus qu'ordinaire, de grande prudence et de vertu consommée. Les épreuves par lesquelles il avait passé, sa santé toujours médiocre, son tempérament mélancolique lui donnèrent sans doute parfois une apparence froide et

autoritaire ; mais il fut un religieux exemplaire, un supérieur plein de droiture, de zèle et de dévouement. On peut dire qu'il fut le bras droit du R^me P. Passerat, surtout pour mener à bon terme, à Rome, des négociations importantes. Il fut nommé Vicairé Général des Provinces Transalpines, après que le V. P. Passerat, chassé de Vienne par la Révolution, eut donné sa démission. Ce fut le P. Smetana qui fut chargé par le Pape Pie IX de convoquer le Chapitre Général de 1855. S'il ne fut pas élu Rec^{eur} Majeur, par suite de l'opposition tenace d'un certain nombre de Capitulaires, il eut la consolation de voir la majorité des voix se réunir sur le nom du R. P. Mauron, qu'il aimait beaucoup. Il se retira ensuite en Bavière, pour y vivre près de son saint ami le P. Bruchman. Les « *Vindictae Alphonsianae* » furent composées par le P. Smetana pendant les dernières années de sa vie. D'autres ouvrages importants, comme l'*Elenchus Privilegiorum*, une *Retraite spirituelle de 10 jours*, etc., attestent la vigueur d'esprit et l'activité de cet éminent religieux. — » *Opera enim illorum sequuntur illos.* » Apoc. 14, 13.

Profession : 5 janvier 1831.

Ordination : 31 juillet 1831.

R. P. Paul Mougé. Gannat 1889.

Né à Charmes (Vosges) le 25 janvier 1866, le P. Mougé fut toute sa vie l'enfant privilégié de Marie et le dévot assidu du Très Saint Sacrement. Durant sa jeunesse, sa mère avait offert à Dieu sa propre vie pour obtenir à son fils la grâce de devenir un jour Rédemptoriste. Pendant son Studendat, il passait de longues heures aux pieds du Tabernacle. Il avouait que tout ce qu'il avait de bon, il le devait à ce commerce intime avec le bon Maître. Il était d'une délicatesse extrême pour ses confrères, surtout envers ceux qui lui semblaient avoir tous les torts à son égard. Son esprit de pauvreté était remarquable. En prévision de sa mort prochaine, les supérieurs jugèrent bon de lui faire conférer tous les ordres majeurs ; mais il ne célébra que trois fois la sainte messe. Durant sa dernière maladie, qui fut très pénible, il redoutait l'heure suprême. Le P. mourut, selon ses désirs, le 2 septembre, dans la neuvaine préparatoire à la fête de la Nativité de Marie, avec un calme et une sérénité tels que ceux qui l'assistèrent ont la douce persuasion que la très Sainte Vierge lui apparut par deux fois pour le consoler. — « *Timenti Dominum bene erit, et in die consumptionis illius benedicetur.* » Eccli. 1, 19.

Profession : 8 septembre 1886.

Ordination : 9 juillet 1889.

3. SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1764. Chapitre général tenu à Pagani.

A cette époque le P. Villani proposait au saint Fondateur de convoquer un Chapitre général pour mettre la dernière main aux Constitutions. Il s'agissait on effet, d'assurer l'avenir de l'Institut en déterminant, par des Constitutions officiellement acceptées et promulguées, tous les détails de la vie intime des religieux, la forme exacte des missions et les divers rouages du gouvernement.

Si la Congrégation tenait à voir saint Alphonse, alors évêque, figurer au Chapitre, notre saint Fondateur n'était pas moins empressé de s'y trouver. Il avait toujours présidé toutes les assemblées, avant son épiscopat. Il n'aimait guère néanmoins ces sortes de réunions, et il les avait empêchées tant qu'il l'avait pu ; il disait à cette occasion : « Tel qui, hors du Chapitre, ne sait que dire, et ne

mérite pas d'être écouté, devient, durant la tenue du Chapitre, un autre Salomon, et peut, au moyen d'une boule noire, bouleverser la moitié du monde. »

Ce Chapitre se composait d'hommes infiniment respectables, au nombre de vingt. Saint Alphonse présidait. La plupart des Capitulaires anciens de la Congrégation avaient rendu de grands services comme missionnaires ou dignitaires. Tous pratiquaient depuis longtemps ces Constitutions qu'il s'agissait d'approuver et de confirmer. Le Chapitre reconnut d'abord à l'unanimité comme vrai et légitime Recteur Majeur de la Congrégation, l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur don Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, et cela en vertu du bref pontifical émané du pape Clément XIII glorieusement régnant, bref par lequel il a plu à Sa Sainteté de continuer à don Alphonse de Liguori la charge de Recteur Majeur, même durant son épiscopat. Ils revisèrent une dernière fois les Constitutions approuvées par Benoît XIV. Sur l'ordre de saint Alphonse, Tannoia en avait disposé les articles de manière à en faire le perpétuel commentaire de la Règle. En moins de six semaines, l'assemblée entendit la lecture d'un volume de cinq cents pages, divisé en quinze ou seize cents paragraphes. Tous signèrent les actes du Chapitre, en d'autres termes le livre des Constitutions. « Ainsi, dit Tannoia, furent consacrées nos antiques coutumes et approuvés nos règlements, à la grande consolation de notre saint Fondateur et des membres de l'Assemblée. »

VILLECOURT. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 155.

P. BERTHÉ. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 172-176.

NÉCROLOGE

R. P. Jean-Baptiste Schmitt. Landser, 1869.

Le P. Schmitt est né à Pulvermühl (Luxembourg) le 4 décembre 1834, de parents très honnêtes. Dès sa naissance, il fut favorisé de grâces signalées : il échappa comme par miracle à la mort. Sa mère le plaçait ordinairement dans une chambre contiguë à un ruisseau. Mais un jour le jeune enfant, par ses cris et sa résistance opiniâtre, empêcha sa mère de l'y mettre. Quelques heures après, le ruisseau se changeait en torrent et emportait la chambre dans sa course. Adolescent, le P. Schmitt contracta la petite vérole, et les médecins le condamnèrent. Sa mère, pleine de foi, se rend à Luxembourg et implore Notre-Dame Consolatrice des affligés ; elle revient, assurée de la guérison de son Jean-Pierre. De fait, dès ce moment, l'enfant entra en convalescence. Le P. Schmitt était d'un caractère bilieux, coléreux, et Dieu sait combien il fit d'efforts pour se corriger. Tout son travail apostolique à l'extérieur consista à prêcher quelques conférences aux religieuses Bénédictines d'Ottmarsheim. Il mourut à l'âge de trente-quatre ans. — « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » Sap. 4, 13.

Profession : 13 novembre 1858.

Ordination : 17 septembre 1863.

C. F. Raymond (Brânas). Puerto-Rico 1890.

Novice.

Raymond Brânas naquit en l'année 1859, à Vierzo, en Espagne. C'est durant les exercices d'une mission qu'il entendit l'appel de Dieu à la vie religieuse. Dès qu'il fut entré dans la Congrégation, les supérieurs lui confièrent la charge de cuisinier, et plus tard le désignèrent pour la fondation de Puerto Rico. Le cher Frère y séjourna durant quatre ans. Le T. P. Desnoulet l'avait désigné pour les Antilles à cause de ses grandes qualités. C'était un Frère d'une obéissance aveugle, rendant service à tous et à tout moment ; employé tour à tour à la cuisine et au jardin, il avait à cœur de sanctifier toutes ses actions. Il peut

être donné comme modèle à nos Frères servants, autant pour son esprit religieux que pour son amour du travail. Une fièvre maligne le surprit et ce fut avec la plus grande joie qu'il eut le bonheur de prononcer ses vœux au lit de la mort, le 3 septembre 1890. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3, 3.

R. P. Paul-Armand Bunodière. Piura, 1928.

C'est à Montilly, en Normandie, que naquit le 26 novembre 1873 le Père Armand Bunodière. A l'âge de quinze ans il entra au juvénat d'Uvrier. C'était en 1888. Avant la fin de son noviciat il fut envoyé en Amérique où il prononça ses vœux de religion. Dès qu'il eut reçu l'onction sacerdotale, il professa l'Écriture Sainte durant trois ans, puis s'adonna au ministère apostolique à Cuenca.

Comme missionnaire, le R. P. fut un parfait modèle de zèle, de charité, d'abnégation et de mortification ; il se donnait à Dieu et au prochain sans compter. Il assumait quatre fois de suite la charge de Recteur : Piura, Buga, Popayan et Piura furent successivement les témoins de ses grandes qualités intellectuelles, morales et religieuses. Dieu lui avait déjà donné à porter une partie de sa croix de Rédempteur, en lui envoyant des migraines continuelles et des maux de tête intolérables, mais le triennat de Piura fut pour lui un tissu de souffrances de tous genres, à cause des grandes difficultés qu'offrait chaque jour cette nouvelle fondation. Il y montra une patience admirable. Il lutta pour Dieu qui l'éprouvait, contre les hommes qui le méprisaient et surtout contre l'enfer qui voulait anéantir son œuvre.

Comme Supérieur, il avait surtout à cœur de maintenir dans ses communautés l'observance régulière, et il tempérant les exigences de la vie religieuse en témoignant à ses sujets une très grande bonté ; c'était un cœur d'or. Grâce à ses ferventes prières à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour laquelle il eut toute sa vie une grande dévotion, il échappa à la mort une première fois. Dès qu'il fut remis de cette maladie, il voulut reprendre le cours de ses travaux apostoliques, mais ses souffrances l'obligèrent à cesser tout travail. Durant ses derniers jours, et jusqu'à la mort, sa conversation était dans le ciel par sa conformité à la volonté de Dieu, par l'offrande de sa mort pour les âmes et la Congrégation qu'il avait tant aimée. — « *Euge serve bone et fidelis ... , intra in gaudium Domini tui.* » Matth. 25, 21.

Profession : 8 septembre 1892.

Ordination : 20 août 1899.

4 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* Esprit de prière de Saint Alphonse dans la composition de ses nombreux ouvrages.

Les ouvrages publiés par saint Alphonse suffiraient seuls pour établir sa sainteté, puisqu'ils ont tous pour but la gloire de Dieu, la défense des dogmes catholiques et de la morale de Jésus-Christ, la sanctification, l'instruction et l'honneur du clergé et des personnes consacrées à Dieu, à qui il indique le chemin qui conduit à la plus haute perfection.

Notre saint auteur n'entreprit aucun ouvrage qu'après de ferventes prières, de longues méditations, des recherches et des études qui durèrent presque autant que sa vie, qui fut de près d'un siècle. Il ne prenait même jamais la plume sans

avoir auparavant invoqué Jésus et Marie, dont les images étaient continuellement sous ses yeux durant la composition de ses écrits. Il renouvelait fréquemment ses aspirations pieuses, et n'y manquait jamais à tous les sons que faisait entendre l'horloge. Et afin de procurer davantage la gloire de Dieu, et de se rendre plus utile aux âmes, il fit le vœu héroïque de ne jamais perdre aucun instant.

Ses ouvrages ont besoin d'être médités ; ils sont les productions de son cœur, l'expression de ses sentiments pour Dieu et le fruit de ses visites journalières au Très Saint Sacrement. Souvent c'est moins Alphonse qui parle que Dieu qui a guidé sa plume. Son langage est comme le suc des Saintes Écritures et des Pères ; c'est ce qui explique cette onction merveilleuse qui règne dans tous ses écrits.

Quelles récompenses n'a-t-il pas dû mériter par tant d'ouvrages remplis d'une salutaire doctrine, qui se sont répandus dans tout l'univers catholique, pour la sanctification d'une infinité d'âmes !

VILLECOURT. *Vie de Saint Alphonse*, Vol. IV, p. 239.

NÉCROLOGE

R. P. Antoine De Corcuera Alana. Grenade (Espagne), 1895.

Le R. P. était d'origine Espagnole. Il naquit le 11 août 1867, à Fontecha, et entra au Juvénat de l'Espino. Dès sa plus tendre jeunesse il affectionnait de suivre son curé portant les derniers sacrements aux malades. Cet amour pour les malades, il le conserva très vif toute sa vie. Son esprit de pénitence le portait parfois à faire des mortifications exagérées ; aussi son préfet, et plus tard ses supérieurs, durent le corriger de ce défaut. Il accepta avec peine l'annonce de sa mort, tant il brûlait du désir de prêcher des missions et de travailler à donner des âmes à Jésus-Christ. Ne pouvant plus célébrer la sainte messe à cause de la gravité de son mal : « C'était cependant mon seul remède, disait-il. » Il mourut dans la neuvième de la Nativité, comme il l'avait tant de fois demandé à la Très Sainte Vierge, et au moment où, près de lui, on lisait les paroles de Jésus mourant sur la Croix. — « *Zelus domus tuæ comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 2 février 1889.

Ordination : 28 décembre 1893.

R. P. Joseph Muller. Cuenca (Équateur), 1912.

Le R. P. naquit à Eckartswiller (Bas-Rhin) le 18 juin 1841. Entré dans la Congrégation, il eut le bonheur d'être initié à la vie religieuse par le T. R. P. Desurmont. Après avoir prêché des missions en Alsace avant l'année 1870, il en fut chassé par le Kulturkampf. Désigné par ses supérieurs pour les missions d'Amérique, il se rendit à Riobamba. Il en fut chassé de nouveau par la persécution, puis vint à Cuenca, où il put enfin exercer librement son zèle. Plus des trois quarts des villes et villages de la montagne ont été évangélisés par lui. La douceur de ses relations, sa piété, sa parfaite égalité d'humeur, une grande noblesse d'âme, l'esprit de sacrifice, telles furent les qualités qui le firent aimer de ses confrères. Le R. P. contracta sa maladie au lazaret des buboniques et il en mourut. — « *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* » Matth., 5, 7.

Profession : 21 novembre 1861.

Ordination : 21 décembre 1867.

5 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1815. Congrégation générale en présence du Pape Pie VII relative à l'examen des miracles proposés pour la Béatification du Vénérable Alphonse Marie de Liguori.

Le retour de Pie VII dans la ville éternelle amena la conclusion du procès de Béatification interrompu en 1809, au moment où la Congrégation des Rites n'avait plus qu'à vérifier la réalité des deux miracles présentés par le postulateur. Ces deux miracles ayant été acceptés à l'unanimité, *unanimi consensione*, le jour où l'on célébrait pour la première fois dans toute l'Eglise, la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, Sa Sainteté publia le décret constatant deux miracles opérés par l'intercession du Vénérable Alphonse de Liguori, savoir : la guérison subite et parfaite de *Madeleine de Nuncio*, dont le sein, coupé en grande partie la veille par suite d'un ulcère gangréneux, s'est trouvé entièrement reconstitué ; et la guérison instantanée du Père *François d'Ottoiano*, de l'Ordre des Mineurs réformés de Saint-François, lequel était atteint d'une phtisie pulmonaire arrivée à l'état de marasme complet.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 658.

NÉCROLOGE

R. P. Claude Lausay. Fribourg 1846.

C'est en Suisse que naquit le P. Lausay, le 17 janvier 1813. Il fit ses études à Fribourg, et fut le confrère du R. P. Nicolas Mauron qui devint plus tard Recteur Majeur. Durant les huit années de sa vie religieuse, le R. P. se montra l'ardent zéléteur de l'observance régulière ; il avait une âme simple et droite, sans éclat extérieur. Par suite d'une infirmité qu'il contracta, il devint incapable de tout labeur apostolique. N'espérant plus aucun secours de la science humaine, il voulut entreprendre, avec le conseil des médecins et de ses supérieurs, le pèlerinage à Notre-Dame des Ermites. Il était accompagné de ses bien-faiteurs. Ayant satisfait sa dévotion, il prit le chemin du retour et son âme était tout à la joie d'avoir confié à Marie ses souffrances et son avenir. Les voyageurs descendirent à l'auberge d'Oltem, canton de Soleure, et tandis que le Père Claude faisait l'éloge de la Très Sainte Vierge il s'endormit tout à coup profondément. Les efforts des médecins furent impuissants à le ramener à la vie. La mort avait fait son œuvre. Son corps fut déposé dans la crypte de Fribourg. — « *Caro mea requiescet in spe.* » Ps. 15.

Profession : 26 octobre 1838.

Ordination : 30 novembre 1841.

R. P. Albert Lefoyer. Argentan, 1886.

Le R. P. naquit à Argentan, le 25 juin 1853. Ordonné prêtre, il s'adonna au ministère apostolique surtout à Argentan. Durant son court séjour dans la Congrégation, le R. P.

se montra toujours très mortifié, très dur pour lui-même, ne se plaignant jamais. Sa patience et son courage à dominer ses souffrances édifièrent beaucoup ses confrères. Il avait une conscience très délicate. Le R. P. Desurmont disait de lui : « Ce jeune Père n'aura pas fait grande figure en ce monde, il ne restera pas longtemps en purgatoire et il aura une belle couronne dans le ciel. » Arrivé à Argentan, le cher Père dépérissait à vue d'œil et rien ne pouvait conjurer son mal. Il fait appeler un jour le R. P. Rose, son Recteur : « Mon Révérend Père, lui dit-il, il va m'arriver quelque chose d'extraordinaire, j'ai encore ma raison, profitons-en ; je veux me confesser. » Peu après, il entra dans le délire. Son délire semblait tenir de l'hallucination ou de la folie. Il était dans une agitation extraordinaire, parlait avec une incroyable volubilité, poussant des cris lamentables ; c'était par moments une vraie fureur, ses traits se contractaient et les moments de lucidité étaient de courte durée.. On fut même obligé de le lier. Le pauvre Père reprit connaissance avant de mourir, car il répétait : « Je vais mourir, je vais mourir. Marie ! Marie ! Venez donc ! Saint Joseph, saint Joseph ! » Ses confrères l'entouraient, récitant les prières de l'agonie et il eut le bonheur de mourir durant la neuvaine de la Nativité de la Très Sainte Vierge. — « *Credo videre bona Domini in terra viventium.* » Ps. 26.

Profession : 11 janvier 1880.

Ordination : 7 juin 1879.

R. P. Paul Honoré. Valence (Drôme), 1888.

Né à Tourcoing, diocèse de Lille, le 26 janvier 1848, le R. P. s'adonna pendant toute sa vie à l'œuvre des missions avec un zèle d'apôtre. Il laissa partout le souvenir d'une éloquence forte, courageuse, populaire, et il convertit une foule d'âmes à Dieu. C'était un religieux de foi profonde, ami de l'observance régulière, et chérissant d'un amour de prédilection la Congrégation. Les sentiments qu'il exprima à ses derniers moments arrachaient des larmes à ses confrères : « *Quando veniam et apparebo ante conspectum tuum!* Auparadis au paradis, chers confrères, au revoir en paradis. » Puis, d'une voix forte, telle qu'on l'entendit dans toute la maison : « Oh ! quel bonheur de mourir dans la Congrégation », et il répéta ces paroles jusqu'à trois fois de suite. Il conserva l'usage de ses facultés jusqu'au dernier moment, et sa mort fut des plus édifiantes. Il mourait à quarante ans. — « *Adimplebis me laetitiam, cum vultu tuo.* » Ps. 15.

Profession : 15 octobre 1868.

Ordination : 29 mars 1873.

R. P. Aloys Fleury. Antony, 1890.

Le R. P. Fleury est né le 25 décembre 1862 à Saint-Paul (Haute-Savoie). Il appartenait à une famille de riches cultivateurs propriétaires de l'endroit. Il entra au juvénat de Contamine, mais ses études furent contrariées et même interrompues par la délicatesse de sa santé. Ordonné prêtre, il devint professeur d'Écriture Sainte et de Droit Canonique au Studendat de Dongen. Après quatre années de professorat, sa santé déclina de plus en plus. Envoyé à Antony, le bon Père sentit sa fin approcher.

L'esprit de piété caractérisa toute sa vie. Il le témoigna surtout quand il apprit d'une manière certaine qu'il allait bientôt paraître devant Dieu. Il demanda lui-même à recevoir les derniers sacrements et pria qu'on l'aidât à faire des actes pieux, des oraisons jaculatoires. D'une nature un peu vive, il sut se surmonter et n'exhalait point de plaintes sur ses souffrances, qu'il offrait sans cesse à Jésus et à Marie. Si un jour la faiblesse l'empêchait de monter à l'autel, il se résignait, et son Ordo marquait au jour sans messe ce mot : *Fiat*, écrit au crayon. Une autre fois, une phrase écrite à la date du 6 août nous laisse deviner toute l'amertume de son âme : « Privé aujourd'hui de la grâce de la sainte messe : *Deo loquente a missa cessabo, donec aliter disponat Deus benedictus in saecula.* » Il se montrait préoccupé de faire en tout la volonté de Dieu, demandait sans cesse des oraisons jaculatoires à ceux qui le veillaient. Le confrère qui l'assistait le voyant agité et sous le coup d'une tentation voulut jeter un peu d'eau bénite, mais ayant la main droite embarrassée, il se servit par mégarde de sa main gauche : « Cela ne vaut rien » dit le malade. Il sourit une dernière fois à l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours qu'on lui offrait : « Ah ! c'est Marie ! » Ce furent ses dernières paroles. — « *Laetetur cor quaerentium Dominum.* » Ps. 104.

Profession : 24 septembre 1882.

Ordination : 4 juin 1887.

C. F. Éloi Jean-Baptiste Schlichter. Mulhouse 1917.

Né le 26 juin 1847 à Ittersdorf, dans la Sarre, le Frère Éloi eut le bonheur d'appartenir à une famille foncièrement chrétienne. Assez peu communicatif par tempérament, il se tint à l'écart des divertissements de la jeunesse. Son bonheur était d'aller en pèlerinage à l'église de notre couvent de Téterchen. Il eut alors l'occasion de s'entretenir avec le Frère Grégoire et c'est à la suite de ces conversations qu'il sollicita son admission dans la Congrégation. Après sa profession, les supérieurs le désignèrent pour faire partie de la maison d'Uyrier ; il s'appliqua de toute son âme à la charge de cordonnier. En 1895 le T. R. P. Hauger qui avait été à même de connaître les sérieuses qualités du Frère Éloi, le prit avec lui lors de la fondation de la Vice-Province d'Alsace. Fixé à Riedisheim, près Mulhouse, il passa les douze dernières années de sa vie dans l'exercice des deux charges de cordonnier et de portier. Avec les personnes de l'autre sexe, sa conversation était brève, austère, brusque parfois. Il ne manquait pas de cœur, il savait le montrer. C'était un homme d'ordre. Il pouvait rendre compte du dernier centime qu'il avait reçu ou dépensé ; l'emploi de son temps était partagé entre le travail et la prière, car il était religieux rédemptoriste et aimait la Congrégation. Le cher Frère mourut durant la guerre de 1914, alors que la maison de Mulhouse était à peu près vide. — « *Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* »

Profession : 15 août 1881.

6 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1816. Pie VII signe le décret de Béatification de Saint Alphonse.

Après un magnifique exposé de la vie et des œuvres du Serviteur de Dieu, Pie VII, « en vertu de son autorité apostolique, permet de donner au Vénérable Alphonse-Marie de Liguori le titre de Bienheureux, d'exposer son corps et ses reliques à la vénération des fidèles, d'entourer son front du nimbe de gloire, de réciter son office et de célébrer le saint sacrifice en son honneur dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur, dans les diocèses de Naples, de Sainte-Agathe et de Nocera. » Neuf jours après eut lieu à Saint-Pierre la cérémonie solennelle de la Béatification.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 659.

1853. Pie IX et la séparation de la Congrégation en Provinces Napolitaines et Transalpines.

Le roi de Naples Ferdinand II ne voulant pas que la Congrégation fondée par saint Alphonse s'étendît hors du royaume, Pie IX décida, par décret du 6 septembre 1853, que la Congrégation du Très Saint Rédempteur serait désormais partagée en deux parties, ayant chacune son Recteur Majeur indépendant. En conséquence les Pères Napolitains se réunirent en Chapitre en 1854, choisirent comme général le R. P. Joseph Lordi, qui eut pour successeur le R. P. Berutti en 1855; ils purent enfin se réunir aux États Pontificaux et aux Pères Transalpins sous le généralat du R^{me} Père Mauron, le 17 septembre 1869.

Sur l'ordre de Pie IX, le T. R. P. de Smetana, Vicaire Général des États Pontificaux et des Provinces Transalpines, qui depuis 1850 avait succédé au R^me Père Passerat, vint s'établir à Rome au couvent de Saint Chrysogone, au-delà du Tibre. Le R. P. Smetana chargea ensuite les RR. PP. de Held, Dechamps et Douglas de faire l'acquisition de la Villa Caserta : là eut lieu en 1855 le Chapitre général où fut élu Recteur Majeur le R^me Père Nicolas Mauron.

NÉCROLOGE

R. P. Ambroise Zobel. Luxembourg, 1893.

Le R. P. Zobel naquit le 7 septembre 1815, à Schattwald, petit village du Tyrol. Il apprit à connaître les Rédemptoristes, surtout à Fribourg au cours de ses études. Dans cette ville, il suivait les classes du collège des Jésuites, mais il avait sa chambre au couvent de nos Pères. Brillant élève, il était toujours le premier et il remportait les plus beaux prix. Il entra au couvent de Bischenberg. Ordonné prêtre, il fut fixé à Fribourg, où il resta jusqu'après l'expulsion de 1848. A l'occasion de ce douloureux événement, il déploya la plus grande énergie et le plus magnifique courage. Il inaugure alors sa carrière de missionnaire. Quand il monta en chaire pour la première fois, on le crut incapable de prêcher des missions. La suite prouva le contraire. On admira bientôt le feu de son imagination, la vivacité de sa parole, la force de sa déclamation, il électrisait son auditoire, surtout les auditoires d'hommes. Le P. Zobel fut un des premiers prédicateurs de langue allemande au XIX^e siècle. Il remuait profondément les foules et brisait par son éloquence les volontés les plus rebelles. Au pays de Bade, des marchands faisaient d'abondantes recettes en vendant le portrait du grand missionnaire. Quand il fut chargé d'établir à Luxembourg une maison de l'Institut, il réussit pleinement dans cette entreprise : la belle église de Saint-Alphonse est son œuvre, ainsi que l'association de la Sainte Famille pour les hommes. Lorsque la maison de Luxembourg fut détachée de la Province française, pour être attribuée à la Province de Germanie inférieure, le P. Zobel cessa, lui aussi, d'appartenir à la Province Gallo-Helvétique ; il passa les dernières années de sa vie à Luxembourg où il mourut. Ses funérailles furent un triomphe. — Sa vie fut écrite par le P. Zender. — « *Copiosa apud eum redemptio.* » Ps. 129.

Profession : 26 octobre 1838.

Ordination : 23 septembre 1843.

Daniel Poivre. Villers-Cotterets (Aisne), 1918.

Juvéniste, tué à la guerre de 1914.

Le jeune Daniel, élève du juvénat des Rédemptoristes établi à Mouscron (Belgique), avait dû fuir sa chère maison d'études pour ne pas être bloqué par l'invasion Allemande lors de la guerre de 1914. Appelé sous les drapeaux, il fut envoyé au front. Bientôt blessé, il fut amené à Villers-Cotterets. Sa blessure amena des complications. Il voulut tout de suite être administré. Le R. P. Tourlourat, Rédemptoriste, alors soldat infirmier, l'assista à ses derniers moments. Daniel expira sans secousse, sans frayeur, et conserva toute sa connaissance jusqu'au dernier instant. Glorieuse fin d'une vie militaire bien courte : un an et demi de présence sous les drapeaux, un mois de front, et la mort des braves. — « *Bonus miles Christi Jesu.* » 2 Tim. 2, 3.

R. F. Jean Lombardo. Alep (Syrie), 1922.

Le Fr. Lombardo naquit à Marseille le 2 avril 1901. Dès qu'il fut entré au noviciat, on remarqua sa nature généreuse, son grand désir de se vouer à l'apostolat des âmes abandonnées. Après sa profession temporaire il dut faire son service militaire à Alep (Syrie). Durant cette année, il se montra toujours l'étudiant Rédemptoriste, dévoué au Très Saint-Sacrement, restant à jeun souvent jusqu'à midi pour pouvoir communier. Il tomba gra-

vement malade, et ses derniers moments furent ceux d'un bon religieux. « Je me résigne, disait-il, à la volonté de Dieu ; qu'il m'accorde la couronne des élus. » Et il donna sa vie pour la « douce France », et la Congrégation. — « *Requiescat in pace.* »

Profession : 9 septembre 1920.

7 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1908. Fondation de la maison de Varallo, (Italie).

La résidence de Varallo, établie sous l'invocation du Cœur Eucharistique de Jésus, prit naissance en la veille de la Nativité de la Très Sainte Vierge. Une généreuse bienfaitrice, sur l'avis d'un pieux prêtre, don J. D., l'offrait à la Congrégation, pour qu'elle servît au culte du Très Saint Sacrement. Cette maison servit de refuge aux Pères de la Province de Lyon lors des expulsions de 1903. Assez éloignée du champ d'action des missions, elle est peu favorable au ministère apostolique. Si elle ne possède pas de chapelle publique, on y célèbre toute-fois la sainte Messe le dimanche en faveur de la population du faubourg, et la prédication se donne dans une chapelle voisine appartenant à la paroisse. Cette fondation, par ailleurs, rend d'immenses services aux confrères malades et sert de séjour pour le repos spirituel des missionnaires.

NÉCROLOGE

C. F. Alfred (Paul Nuffer). Piura (Pérou). 1913.

Né à Rethel (Ardennes) le 12 novembre 1879, le C.F. avait une âme simple, modeste et remplie de crainte de Dieu. Au physique, c'était un homme mal bâti, distrait, mais par ailleurs multipliant ses actes de profonde humilité. Le F. Alfred fut destiné aux maisons d'Amérique ; il avait l'esprit de prière à un très haut degré ; sa modestie était telle qu'on ne voyait pas la couleur de ses yeux. Il fut très aimé dans toutes les maisons où il fut envoyé, à cause de ses grandes qualités. Son cri de tous les instants était celui-ci « Plutôt mourir que d'être infidèle à ma vocation. » — « *Oratio humilientis se nubes penetrabit.* » Eccli. 35, 21.

Profession : 2 août 1909.

R. P. Louis Foubert. Rennes, 1915.

Le R. P. naquit à Montaudin (Mayenne) le 15 novembre 1863, de parents pauvres, mais riches des biens du ciel. La Bretagne fut le théâtre principal de ses nombreux travaux apostoliques. Il n'était pas de ces hommes qui, par leur talent oratoire, font courir les foules après eux. Néanmoins, par son esprit surnaturel, son zèle des âmes, il produisit de grands fruits dans les missions. Il faut noter ici qu'il fut un modèle pour les chroniqueurs. Ses cahiers étaient tenus avec une précision et une propreté irréprochables. C'est avec un grand

zèle qu'il recruta à la Congrégation de tout jeunes enfants pour le Juvénat. Homme de devoir avant tout, malgré tout et par-dessus tout, il aimait à dire : « Je suis le fils de l'obéissance. » Sa régularité était exemplaire; il rendait service à ses confrères avec une délicatesse et une simplicité admirables. Religieux de prière jusqu'à la fin, il mourut la veille de la Nativité de la très sainte Vierge, comme il l'avait demandé à sa bonne Mère du ciel. — « *Vigilate... in omni tempore orantes.* » Luc. 21, 36.

Profession : 24 septembre 1884.

Ordination : 31 août 1889.

R. F. Edmond Cornu. Fribourg (Suisse), 1918.

Étudiant.

Le R. F. Cornu, étudiant diacre, naquit le 3 septembre 1890 à Fontenay-sous-bois (Seine). Il entra au Juvénat de Mouscron à l'âge de douze ans à la suite d'une mission prêchée dans sa paroisse. C'est à regret qu'il vit sa profession religieuse différée quelque temps à cause de ses obligations militaires. Il dut partir pour la guerre de 1914. Excellent tireur, toujours prêt aux coups d'audace, il gagna brillamment ses galons de sergent. Au cours d'une bataille, son bras est fracassé au-dessus du coude. Transporté dans une grange, qu'il fallut évacuer de suite à cause de la proximité de l'ennemi. Cornu est fait prisonnier. Ses cruelles blessures, unies aux chagrins, aux ennuis de la captivité et au logement insalubre... tout cela réuni, aboutit à un rhumatisme articulaire et à des crises cardiaques dont l'issue devait être fatale.

Après deux ans de captivité en Allemagne, grâce à l'intervention du pape Benoît XV, il fut avec beaucoup d'autres interné en Suisse; l'air des montagnes le remit. Cornu avait élu domicile au juvénat de la Province de Strasbourg à Bertigny et suivait les cours de Théologie au grand séminaire de Fribourg. Il eut alors le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels et de recevoir le sous-diaconat et le diaconat. Ses blessures le firent de nouveau beaucoup souffrir et il ressentit les symptômes d'une maladie appelée alors « grippe Espagnole ». Il était à la veille de rentrer en France et d'être ordonné prêtre. « Prêtre ! disait-il, je n'en suis pas digne. » Hélas ! sa maladie fit de tels progrès qu'il fut impossible de l'enrayer. Edmond partit dans son éternité. Le supérieur du séminaire de Fribourg, Monseigneur Fragnières, rendit un touchant témoignage à « l'étudiant distingué, au fervent religieux, que nul ne pouvait connaître sans l'aimer. » — « *...Non perdet mercedem suam.* » Matth. 10, 42.

Profession : 23 juin 1911.

8 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1774. Saint Alphonse publie un ouvrage sur les Psaumes.

C'est en l'année 1774; et à l'âge de soixante-dix-huit ans, que saint Alphonse fit paraître cet ouvrage. Après avoir enseigné aux prêtres l'art de bien prêcher, il tenait bien plus encore à leur apprendre l'art de bien prier. Or, le livre « qui prie toujours », c'est le Psautier. Il entreprit donc de traduire les psaumes en langue vulgaire et d'expliquer les passages obscurs au moyen de simples notes. Les difficultés de ce travail qu'il n'avait pas prévues dès l'abord, faillirent l'accabler. « J'y ai consacré, dit-il, plus d'une année, et avec des peines incroyables. Il y a de quoi perdre la tête, au milieu de tous ces commentateurs dont chacun présente son sens particulier. Souvent je restais des heures en suspens devant un

verset sans savoir à quel parti m'arrêter, ni à quel interprète donner la préférence. J'adoptais enfin le sens le plus généralement admis, et le plus conforme à la Vulgate. Du reste, on doit reconnaître que certains versets restent enveloppés d'une mystérieuse obscurité. Sans une illumination particulière de l'Esprit-Saint, nulle intelligence créée n'en saurait sonder la profondeur.»

En plaidant la cause du doctorat de saint Alphonse, l'avocat a fait de la *Traduction des Psaumes* un éloge plus significatif encore. « Certainement, dit-il, Dieu prêta son assistance à l'écrivain ; il remarque lui-même que beaucoup de versets sont tellement impénétrables que sans une illumination particulière de l'Esprit-Saint, on ne saurait en découvrir le sens caché. Or il a, dans sa traduction, si heureusement vaincu toutes les difficultés, que le lecteur peut croire qu'il n'en existe aucune. Ceux-là seuls comprendront ce prodige, qui ont médité les psaumes et pâli sur leurs innombrables commentaires.» (Informatio causae, § 38).

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 302 et suiv.

1892. Léon XIII porte le décret par lequel on peut procéder en toute sûreté à la Béatification du Vénérable Gérard-Marie Majella.

NÉCROLOGE



9 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1732. Les deux grandes tentations de Saint Alphonse.

Deux mois avant la fondation de la Congrégation à Scala, saint Alphonse dut subir un dernier assaut de la part de son père au sujet de sa vocation. Don Joseph n'avait jamais songé que son Alphonse s'éloignerait de la ville de Naples. L'idée de cette séparation lui brisait le cœur. Une après-midi, saint Alphonse, épuisé de fatigue, s'était retiré dans sa chambre pour y prendre un peu de repos. Don Joseph vint l'y trouver, les yeux pleins de larmes. Il le prend dans ses bras : « Mon fils, mon fils, s'écrie-t-il en sanglotant, pourquoi voulez-vous m'aban-

donner ? Qu'ai-je donc fait pour que vous me causiez un si grand chagrin, et devais-je m'attendre à être ainsi traité par vous ? » Et le serrant contre son cœur : « Ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. » Cette étreinte d'un père au désespoir dura trois heures. Alphonse triompha de la tentation, mais il ressentit en ce moment une telle tristesse qu'il ne pouvait jamais y penser sans frissonner. Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il fit part de cette scène à son confesseur.

La seconde épreuve que saint Alphonse dut subir eut lieu au moment où ses premiers compagnons l'abandonnèrent. C'était le Vendredi-Saint. Ses meilleurs amis, ceux qui avaient tout quitté pour le suivre, le laissaient seul sur son rocher de Scala. Déjà il entendait les ricanements de ses adversaires de Naples lorsqu'ils apprendraient sa ruine. Ce fut un moment d'inexprimable angoisse, qu'il n'oublia jamais. Dans sa vieillesse, il avouait au P. Corsano, son confesseur, qu'il avait éprouvé deux grandes tentations dans sa vie ; la première, quand, au moment de quitter Naples, il se vit durant trois heures aux prises avec son père ; et la seconde, cinq mois après, au moment du cruel abandon dont nous venons de parler. Sans le vœu fait entre les mains de Falcoia de rester fidèle à sa vocation, même si tous le délaissaient, l'Institut était anéanti.



LES ADIEUX DE SAINT ALPHONSE
A SON PÈRE

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 112 et 137.

NÉCROLOGE



10 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1743. Chapitre général de Ciorani.

Dans ce Chapitre, présidé par saint Alphonse, la décision la plus importante fut d'accepter les jeunes gens qui n'auraient pas encore reçu les Ordres majeurs, pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de dix-huit ans. C'était une grande innovation dans l'Institut.

1839. Le Pape Grégoire XVI rend obligatoires, dans toute l'Église, la Messe et l'office de Saint Alphonse.

Dans la Bulle de la Canonisation de saint Alphonse, le pape Grégoire XVI traçait le modèle d'un Évêque accompli et disait que la sainteté et la doctrine devaient être son plus bel ornement ; puis, il présentait saint Alphonse comme possédant admirablement cette double qualité. Il fit ensuite un pompeux et solennel éloge de la pureté de sa doctrine et des grands services rendus par lui à la Religion et à l'Église.

Par un décret du 10 septembre 1839, Grégoire XVI rendait obligatoires, dans toute l'Église, la Messe et l'Office de Saint Alphonse. Parmi les raisons requises, d'après Benoît XIV, pour une semblable concession, il faut que le Saint ait été Fondateur ou Propagateur d'un Ordre religieux, et qu'il ait bien mérité du Saint-Siège et de l'Église universelle. Or Grégoire XVI lui-même déclare, dans la Bulle de Canonisation, que notre Saint a, en particulier, bien mérité du Saint Siège et de l'Église universelle par ses savants et nombreux ouvrages, et qu'il brille parmi les lumières les plus éclatantes qui font l'ornement de l'Église catholique.

VILLECOURT. *Vie de Saint Alphonse*, T. IV, p. 252.

1901. Fondation de la maison d'Attert (Belgique), refuge des étudiants de la Province de Lyon.

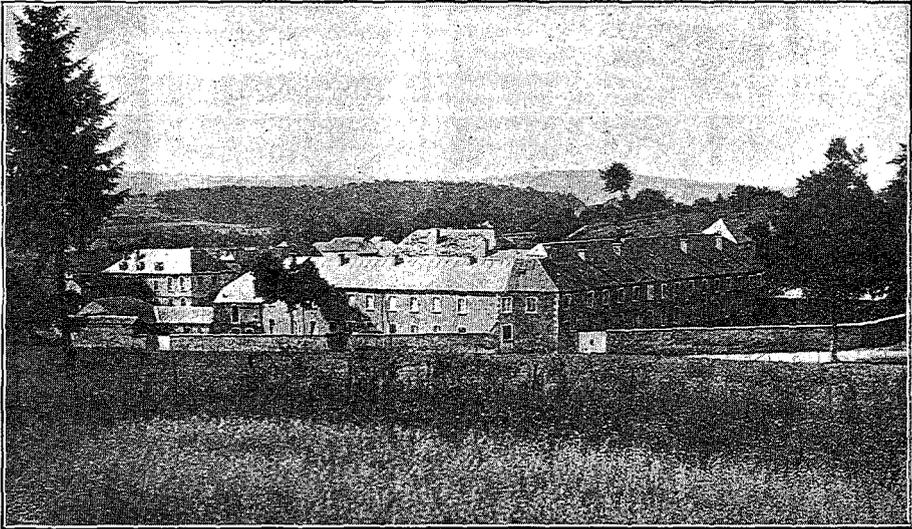
Le 10 septembre de l'année 1901, une grande ferme et ses dépendances avaient été achetées dans cette localité par le R. P. Ernest Tailleur, Recteur de Saint-Nicolas-du-Port, afin de servir de refuge à ses confrères expulsés de la France. Elle vint à point pour recevoir en 1903 les étudiants de la Province de Lyon, qui, depuis trois ans, étaient à Beauplateau. Tout le mérite de cette fondation d'Attert revient au si dévoué et toujours très regretté Père Tailleur. Il y donna et tout son argent et toute sa peine et tout son cœur.

Le noviciat de la Province de Lyon y fut aussi établi pendant quelque temps, avant d'être transporté en Hollande.

NÉCROLOGE

C. F. Conrad (François-Xavier Kult). Bischenberg, 1872.

Le C. F. est né à Babsheim (Wurtemberg), le 22 mars 1836. Dès son noviciat, il se donna résolument à Dieu, sans réserve et pour jamais. Quoique souffrant de la poitrine, jamais il ne demanda d'exceptions à la Règle ; on dut les lui imposer. La charité fraternelle brillait



ATTERT

STUDENDAT DE LA PROVINCE DE LYON.

en lui d'une façon plus qu'ordinaire, son plus grand plaisir était de rendre service à ses frères. Par-dessus tout, il avait l'amour du travail, l'horreur de la paresse ; il s'ingéniait à être toujours occupé. Forcé de se rendre dans sa famille, il eut à subir plusieurs assauts contre sa vocation ; on essaya de l'en détourner en faisant miroiter à ses yeux les avantages d'un brillant parti. « Non, dit-il, je me suis consacré à Dieu, mon cœur est insensible à tout le reste. » — « *Beati pauperes spiritu quia vestrum est regnum Dei.* » Luc, 6-20.

Profession : 22 avril 1866

R. P. Pierre Klam. Buga, 1914.

C'est à Ronhling, en Lorraine, que naquit le 18 janvier 1841 le Père Pierre Klam. Après une retraite qu'il suivit au couvent des Rédemptoristes de Téterchen, il voulut entrer dans la Congrégation. Après son ordination, il fut employé au couvent de Téterchen, durant la guerre de 1870, aux soins spirituels des blessés de l'une et l'autre nation belligérante. Quelle source pour lui de souffrances morales, de patience et d'héroïque charité envers le prochain ! Après avoir prêché quelques missions en France, le R. P. fut envoyé en Amérique pour les nouvelles fondations à l'Équateur. Un mal de gorge qu'il contracta en cours de route l'obligea à renoncer aux missions, et à s'occuper des travaux intérieurs. Aumônier des Sœurs Mariannes à Riobamba, il rédigea un premier projet de Règle pour cette Congrégation naissante. Fondateur de la Maison de Santiago, il y connut la pauvreté : pauvres et misérables cellules, pauvre-église dépourvue de presque tout le nécessaire, dans un faubourg alors presque désert. Fondateur de la maison de Buga avec le R. P. Paris, il y séjourna les trente dernières années de sa vie et y remplit les fonctions de ministre.

Sa gravité pleine d'affabilité attirait à son confessionnal une nombreuse clientèle ; les

hommes surtout aimaient à le choisir pour confesseur et guide spirituel. A l'intérieur du couvent, le R. P. Klam donnait des preuves fréquentes de son grand attachement à la Congrégation et d'une vive charité pour ses confrères. Il s'intéressait surtout au progrès spirituel de la communauté et y coopérait activement par la direction qu'il donnait à bon nombre de sujets. Modèle et soutien de l'observance régulière, il haïssait tout ce qui sentait la nouveauté et la singularité aussi bien que les exceptions à la Règle, qu'il n'admit jamais pour lui-même que par nécessité. Tout, en lui, respirait la pauvreté et la simplicité Rédemptoristiques ; sa cellule était toujours tenue dans un ordre et une propreté parfaites.

Dans ses dernières années, bien que sourd et aveugle, il tenait à remplir comme tout le monde les petits offices que la Règle impose pour le réfectoire, et ses infirmités ne lui parurent jamais un motif suffisant pour s'exempter des mortifications publiques. Le R. P. eut la consolation de pouvoir célébrer son jubilé de profession religieuse le 15 octobre 1913. Depuis ce jour, il se consacra plus que jamais à ce qui, du reste, avait été l'occupation de toute sa vie : l'esprit et la pratique de la prière. Son application sur ce point était extraordinaire et attirait l'attention de tous ses confrères. Ses longues et nombreuses visites au Très Saint-Sacrement remplissaient une grande partie de ses journées. Dans ses allées et venues par la maison, on le voyait presque toujours avec le rosaire à la main. Sa mort subite l'aura trouvé priant, et accomplissant à la lettre le précepte du Seigneur : « *Oportet semper orare et non deficere.* »

Profession : 15 octobre 1863.

Ordination : 2 avril 1870.

11 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1732. Apparition des armes de la Congrégation dans la Sainte Hostie.

Deux mois avant la fondation de la Congrégation à Scala, le Très Saint-Sacrement était exposé dans la chapelle des religieuses du Saint-Sauveur. Celles-ci, ainsi que l'aumônier, aperçurent dans l'hostie une croix, qui, de noire qu'elle était d'abord, devint rouge comme du sang, puis blanche comme la neige. On vit ensuite se dessiner dans la même hostie une belle image de Jésus crucifié, puis les instruments de la passion, et enfin des rocs montagneux au bas de la croix. A ce spectacle merveilleux, les sœurs, vivement impressionnées, éclatèrent en sanglots. Quelques-unes, terrifiées, s'enfuirent de l'église. Toutes enfin se mirent à remercier la divine Majesté, qui voulait sans doute signer de sa main l'approbation de l'Institut, et préparer ceux qui en feraient partie, à recevoir les croix dont on ne manque jamais à l'école de Jésus-Christ.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 111.

NECROLOGE

R. P. Auguste Lorthioit. Téterchen, 1855.

Le P. Lorthioit est né à Tourcoing, diocèse de Lille, le 6 avril 1828, d'une famille patriarcale, qui donna à Dieu plusieurs prêtres et religieux. Après avoir terminé ses études au collège de cette ville, sous la direction de M. l'abbé Lescouf, supérieur, il entra au grand

Séminaire de Cambrai. L'idée de se faire religieux le dominait sans cesse. Sa sœur, Carmélite, lui proposait l'Ordre des Carmes, mais saint Alphonse le voulait pour son enfant. Un voyage qu'Auguste fit à Téterchen, puis à Saint-Nicolas du Port, les entretiens intimes qu'il eut avec le Frère Achille Desurmont, plus tard Provincial des Rédemptoristes, et avec son frère le Frère François Lorthioit, plus tard Recteur de Châteauroux, ces diverses circonstances le décidèrent à se faire Rédemptoriste.

Le P. Auguste fut une de ces âmes privilégiées dont on dit en les connaissant : Voilà une âme prédestinée. Le signe le plus frappant de prédestination qui brilla dans cet heureux enfant de Dieu, ce fut sa grande dévotion envers la Très Sainte Vierge Marie. Il avait comme pratique, de confier à cette bonne Mère tous les intérêts de son corps et de son âme, avec la simplicité d'un enfant. Ce saint abandon entre les mains de sa Mère du Ciel fut le trait le plus caractéristique de cette vie vraiment pieuse. La Très Sainte Vierge l'en récompensa par des bienfaits signalés : d'abord elle lui obtint l'entrée dans la Congrégation, et ceux qui connaissent l'histoire de sa vocation peuvent attester que son admission dans la vie religieuse est une récompense directe de sa dévotion à Marie. Ce fut aussi cette bonne Mère qui obtint à son fidèle enfant la grâce d'une sainte mort. Ceux qui ont assisté à ses derniers moments peuvent en rendre témoignage. Une des dernières paroles de ce vertueux serviteur de la Sainte Vierge fut : « Je meurs content, car il y a longtemps que j'ai donné ma vie à Marie. » Le R. P. mourut peu de temps après sa prêtrise, à l'âge de vingt-sept ans. — *« Beati mites, quoniam misericordiam consequentur. »* Matth. 5-7.

Profession : 24 septembre 1853.

Ordination : 2 juin 1855.

C. F. Barnabé Hachair. Saint-Nicolas-du-Port, 1888.

Le cher Frère Barnabé naquit à Barbas (Lorraine) le 8 septembre, et commença ses études au Juvénat d'Uvrier. N'ayant pas les aptitudes nécessaires pour devenir prêtre, il fut admis comme frère servant et eut le bonheur de faire les vœux sur son lit de mort. — *« Requiescat in pace. »*

Profession : 4 novembre 1888.

R. P. François Durieux. Douai, 1895.

Le R. P. naquit le 23 novembre 1836 à Maing (Nord). Après quelques années d'études au grand séminaire de Cambrai, et de professorat au collège de Bailleul, l'abbé Durieux entra au noviciat en 1859. Ordonné prêtre, il fut successivement envoyé dans la plupart de nos maisons, qu'il édifia par sa régularité, sa piété, son zèle ardent pour les âmes. Les nombreuses paroisses qu'il évangélisa gardèrent longtemps le souvenir de sa prédication pleine de feu, devant laquelle venaient souvent tomber les résistances les plus longues et les plus obstinées. Il prêchait avec une clarté, une verve, une action, un naturel remarquables. Il excellait à prêcher la petite mission aux enfants. Durant l'invasion Allemande en 1870, il s'engagea comme aumônier volontaire dans l'armée du Nord, passant des journées entières sous le feu de l'ennemi, pansant les blessés, les confessant et les transportant aux ambulances. Il reçut du médecin-major les plus chaudes félicitations pour la manière dont il avait fait les pansements aux blessés.

Depuis quelques années une terrible maladie lui faisait endurer par moments de véritables tortures. Son mot favori, à ces heures si pénibles, était celui-ci, faisant allusion à ses souffrances : « Sachez-le, tout cela est le paiement de la vocation ; nous avons une vocation sublime, mais il est juste et il faut que tôt ou tard nous la payions. » Dans le sermon d'ouverture à une retraite aux Dames de la Sainte-Union à Douai, il disait : « Mes sœurs, si Dieu demande une victime pour le succès de cette retraite, me voici, qu'il me prenne. » Le soir même il était pris d'un violent mal de tête, d'une attaque, et il mourait le lendemain, les armes à la main. — *« Qui converti fecerit peccatorem... salvabit animam suam. »* Jaq. 1-16.

Profession : 15 octobre 1860.

Ordination : 21 mars 1864.

R. F. Alexandre Arizaga. Riobamba (Équateur), 1924.

Le cher Frère Arizaga appartenait à une noble famille de l'Équateur. Son père, d'abord Sénateur et Ambassadeur aux États-Unis, puis au Brésil, était un des hommes les plus influents de la République. La vie de ce jeune religieux n'offre rien d'extraordinaire au point de vue naturel ; tout, au contraire, nous paraît éminemment édifiant, si nous considérons l'amour divin qui embrasa son cœur dès sa tendre enfance. Il fut un ange dans un corps mortel, une fleur mystique à la manière et peut-être selon la méthode de la petite fleur de Lisieux, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa glorieuse patronne.

Il naquit à Cuenca, ville de l'Équateur, le 11 juillet 1902. Ses parents lui inspirèrent de bonne heure un saint enthousiasme pour la religion, et surtout pour la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie. Tandis qu'il suivait les cours du collège d'enseignement secondaire, l'emprise du monde le saisit, la voix de Dieu se faisait de moins en moins entendre : c'était la lutte, non la défaite. Elle dura six ans. Mais sa grande dévotion à la Très Sainte Vierge lui valut la grâce de la vocation. Un samedi du mois de mai, assistant à la messe dans l'église de Saint-Alphonse à Cuenca : « O Mère, dit-il, aidez-moi et je me ferai Rédemptoriste ».

Dès qu'il se fut consacré à Dieu, il voulut atteindre le but de sa Règle : l'imitation des vertus et des exemples de Jésus Rédempteur. « O mon Dieu, disait-il, je dois penser, juger, parler, agir comme vous ; mais comment atteindre cet idéal ? Je me suis fait religieux pour devenir saint ; à chaque instant je me dirai : comment penserait, que ferait Jésus ? » Un jour, il se sentit irrésistiblement poussé à offrir sa vie au Sacré-Cœur pour le salut de sa patrie. Il obéit à l'instant, et le jour de sa profession religieuse il eut la conviction que son sacrifice serait vite consommé. Il voua dès lors une haine véritable à son amour-propre. Sa mortification corporelle était parfois poussée jusqu'à l'imprudence ; celle de l'esprit et du cœur allait de pair, si même elle ne dépassait pas l'autre. Son amour de la Congrégation se traduisait par un véritable culte pour la vie commune, la vie de famille, la préoccupation de faire plaisir à ses confrères, l'amour méticuleux de la Règle. Il était d'un savoir-faire remarquable, d'un jugement droit, uni à un esprit de dévouement inspiré par l'amour de Dieu : tout en lui annonçait un religieux de grande valeur ; mais Dieu accepta à la lettre son offrande de victime du jour de sa profession.

Un jour qu'il priait devant la septième station du chemin de la Croix et demandait la grâce de la persévérance, un flot de sang lui vint à la bouche : c'était la réponse du ciel. Comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa bien-aimée Patronne, il voulait mourir d'amour ou tout au moins dans un acte d'amour parfait. Cette fin sublime, il l'acheta par de grandes souffrances, des crises successives. De l'avis de son directeur il fut martyr par son héroïque patience et par la joie surnaturelle qui accompagna sa mort. On put croire que cet enfant à peine sorti de l'initiation de la vie religieuse, trouvait dans la consolation sensible et les ferveurs des premières années un soulagement et un réconfort dans ses souffrances. Il n'en fut rien : sécheresses dans la prière, pénible sentiment d'abandon et de délaissement de la part de Dieu, attaques multipliées du démon, angoisses et terreurs soudaines au moment de la mort... Tel fut son état intérieur. Cependant, il disait à sa mère, « Je meurs content, car je meurs Rédemptoriste. » Que ressentiez-vous, lui demandait le Père qui l'assistait. — « Je ne puis vous l'expliquer, c'est comme un transport d'amour »... et son âme passait à une vie meilleure. Il mourut âgé de vingt-deux ans. — « *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus.* » Sap. 4-11.

Profession : 25 janvier 1923.

12 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1748. Saint Alphonse publie ses « Adnotationes » à Busembaum.

C'est en l'année 1746 qu'Alphonse entreprit un important travail sur toutes les matières de la Théologie morale. Dans ce premier essai, qu'il publia plus tard

sous le titre d'*Adnotationes* à Busembaum, « il avait pour but, disait-il, de fournir à ses étudiants un livre où la science si difficile de la morale serait exposée brièvement et méthodiquement... »

Cette œuvre, commencée à Iliceto, parut à Naples en septembre 1748, avec la double approbation du Cardinal et du Roi... Les deux volumes et la *Théologie morale* parurent séparément, l'un en 1753, et l'autre en 1755. Saint Alphonse resta ainsi à la chaîne, compulsant les auteurs, transformant les « *Adnotationes* » en véritables dissertations, pesant sur chaque question les arguments et les autorités, puis formulant son jugement, après avoir invoqué sa divine auxiliaresse : Notre-Dame du Bon Conseil.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, 319-355-479.

NÉCROLOGE

R. P. Ernest Blankaert. Dongen (Hollande), 1885.

Le R. P. est né à Wormhoudt (Nord) le 4 janvier 1838. Dès sa profession religieuse, il fut toujours à nos yeux comme le type du religieux exemplaire, chérissant sa famille religieuse comme sa mère. D'un extérieur doux et affable, il témoignait à tous ses confrères cette politesse vraie qui naît de la charité. Comme missionnaire, il travailla beaucoup au salut des âmes, surtout à Dunkerque : lui et le Père Vasseur y furent les dignes successeurs du célèbre Père Mine. Expulsé en 1880, il dirigea dans la ville de Nancy une œuvre ouvrière. La persécution qui suivit cette expulsion affaiblit considérablement sa santé, et le réduisit à l'immobilité. Sa conformité à la volonté de Dieu fut alors admirable. Les supérieurs l'envoyèrent dans notre maison du Studendat à Dongen. Sa dernière préoccupation en mourant fut de conserver sur lui son saint scapulaire, priant instamment ceux qui l'assistaient à y veiller. — « *Qui pronus est ad misericordiam, benedicetur.* » Eccli 31-26.

Profession : 15 octobre 1863.

Ordination : 29 juin 1867.

R. P. Jules Bouchez. Paris, 1891.

Né à Paris le 13 août 1844, le R. P. entra dans la Congrégation à un âge assez avancé. Après le temps consacré aux études nécessaires, il se livra avec ardeur au salut des âmes, à Paris surtout. Son courage était tranquille et doux : il semblait qu'aucune fatigue n'était au-dessus de ses forces. Il succomba un jour à onze heures du matin à une rupture d'anévrisme, après une heure de souffrances. A l'invocation qu'on lui suggérait : Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie, il ajouta simplement « et mes souffrances. » — « *Mansueti hereditabunt terram et delectabuntur in multitudine pacis.* » Ps. 36.

Profession : 16 janvier 1882.

Ordination : 21 mars 1885.

C. F. Stanislas (Royer). Uvrier (Suisse), 1916.

Le C. F. est né à Coyviller (Meurthe-et-Moselle) le 14 mars 1835. Il exerça longtemps la charge de cuisinier dans la Congrégation. C'était un religieux de foi vive, de piété simple et profonde, et de régularité parfaite. Il était d'un caractère très gai et très ouvert ; tous admiraient sa bonté de cœur et sa grande patience envers tous. Malgré une petite pointe de vivacité qui lui échappait parfois, le C. F. était aimé et chéri de tous ses frères. — « *Et pax Christi exultet in cordibus vestris.* » Col. 3-15.

Profession : 2 février 1854.

13 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1770-1856. Nos Supérieurs et le progrès dans la sainteté.

Dans la circulaire du 30 septembre 1770 notre Père Saint Alphonse nous disait : « Qu'importe que nous soyons peu nombreux ! Dieu ne nous demande pas que nous soyons nombreux ; il demande que nous soyons bons et saints. » Et dans une autre lettre du 27 juin 1773 : « Dieu n'a pas besoin de beaucoup de monde ; des sujets peu nombreux mais bons lui suffisent. Malgré leur petit nombre, ceux-là feront plus de bien que les imparfaits, les orgueilleux et les désobéissants tous ensemble. »

— Ce que le Vénérable Père Passerat redoutait plus que le déchaînement de toutes les persécutions, c'était l'affaiblissement de l'esprit intérieur dans ses religieux surchargés de besognes écrasantes. Aussi, avec quelle instance il leur rappelait, à temps et à contre-temps, la nécessité de se sanctifier eux-mêmes avant tout pour sanctifier ensuite les âmes ! « Certes, remarque le P. Pajalich, il ne cherchait pas à comprimer leur zèle, bien au contraire ; mais il ne voulait pas les voir se ruiner spirituellement en se prodiguant sans mesure. Il comparait l'ouvrier apostolique à une mère qui doit prendre double ration de nourriture, pour elle-même et pour ses enfants ; à un foyer qui doit être très ardent pour qu'on puisse, sans danger d'étouffer la flamme, y jeter une grande quantité de gros bois. Voulez-vous, leur disait-il, faire de grandes choses pour Dieu, des choses plus grandes encore que celles que vous faites ? Eh bien, soyez des hommes encore plus intérieurs, plus unis à Dieu. Et il confirmait son dire par ces paroles d'un éminent religieux, maître des novices dans une Compagnie célèbre : « Nos Pères contribuent grandement, c'est vrai, à la gloire de Dieu et au bien des âmes ; mais ils y contribueraient bien plus encore s'ils étaient plus profondément imbus de l'esprit intérieur. »

P. GIROUILLE. *Vie du P. Passerat*, p. 300.

Après le Chapitre général de 1855 où il avait été élu Recteur Majeur, le R^{me} Père Mauron, dans sa première circulaire de janvier 1856, s'adressant aux membres de la Congrégation, leur disait à son tour : « Certes, c'est une chose agréable et douce d'apprendre l'heureux succès des missions, l'accroissement continu de l'Institut, la prospérité des noviciats, les fondations offertes par les Evêques et les populations. Toutefois pour apprécier l'état de la Congrégation, il ne faut se baser ni sur les jugements des hommes, ni sur l'honneur, ni sur le nombre des maisons et des sujets, mais bien sur l'accroissement de l'esprit religieux et le progrès dans la sainteté. »

Circulaire de janvier 1856.

NÉCROLOGE



14 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1817. Chapitre Général de Pagani.

Le R^{me} Père Pierre Paul Blasucci étant mort, on élit son successeur au Chapitre de 1817: ce fut le R. P. Nicolas Mansionne. Outre les décisions d'ordre général qui furent prises dans ce Chapitre, notons celle de pouvoir établir des « Vicaires Provinciaux ». Un Rescrit de la Congrégation des Evêques et réguliers approuva cette institution.

NÉCROLOGE

La Vénérable Sœur Marie-Céleste Crostarosa. Foggia (Italie), 1755.

Sœur Marie-Céleste faisait partie à Scala d'un couvent de religieuses, dont Monseigneur Falcoia était le directeur. Elle était novice depuis six mois, quand Dieu la gratifia de faveurs signalées concernant la Congrégation. Falcoia avait reçu de Dieu, vingt ans auparavant, des lumières surnaturelles qui concordaient avec celles de Marie-Céleste. C'était bien ce que Dieu lui avait montré : un Institut basé sur l'imitation de Jésus-Christ, une Règle modelée sur ses divines vertus. Dieu permit que Saint Alphonse fût chargé par Falcoia de prêcher la retraite à ces religieuses et fût conduit par les événements et par la volonté de Dieu à fonder une Congrégation qui répondait aux visions reçues par Marie-Céleste. La sœur Marie-Céleste devait avoir son épreuve. Sa conscience ne lui permettant pas de répondre à toutes les exigences de Monseigneur Falcoia, son confesseur, sur l'état de son âme, Marie-Céleste fut exclue de la communauté de Scala où, depuis huit ans, Dieu avait mêlé pour elle de grandes joies à de grandes souffrances. A la demande de l'évêque de Scala, elle se rendit à un couvent de Nocera qui avait besoin de réforme. Sous son gouvernement aussi ferme que maternel, les vertus religieuses refleurirent là où régnaient le relâchement et le désordre. Six ans après, elle fonda un monastère du Saint-Sauveur à Foggia. Durant dix-sept ans elle fut, par son héroïque conduite, l'édification de ses sœurs et des jeunes filles confiées à ses soins. Toute la ville l'avait en telle vénération qu'on ne l'appelait jamais que la « sainte prieure. » Le F. Gérard Majella, aujourd'hui sur les autels, dans ses nombreux voyages à travers la Pouille imposés par l'obéissance, aimait à conférer avec elle des choses divines. Après une vie pleine de mérites, elle rendit sa belle âme à Dieu le 14 septembre 1855. Saint Gérard, malade à Caposèle, bien loin de Foggia, dit alors au Frère qui le soignait : « La Mère Marie-Céleste va recevoir aujourd'hui la récompense de son grand amour pour Jésus et Marie; je viens de voir son âme s'envoler au ciel. » Dieu lui-même se chargea de confirmer les paroles de son serviteur. Jusqu'à ce jour, le corps de la sainte religieuse

s'est conservé intact. Des miracles nombreux opérés à son tombeau ont répandu partout sa réputation de sainteté. L'évêque de Foggia terminait en 1900 le procès d'information pour la Béatification, et l'on peut espérer qu'un jour Dieu glorifiera sa servante devant le monde entier. — « *O quam pulchra est casta generatio cum claritate.* » Sap. 4 1.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 141.

R. P. Albert Gallet. Santiago (Chili), 1907.

Le R. P. est né à Mouriez (Pas-de-Calais), le 22 février 1842. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé pour son bon cœur, sa simplicité, sa bonne humeur, son esprit de sacrifice, et aussi l'esprit de famille qu'il possédait à un haut degré. Il y allait volontiers de son petit chant aux fêtes de ses supérieurs et de ses confrères. La piété était chez lui une vertu dominante. Dieu avant tout, le prochain ensuite. En reconnaissance du grand don de la vocation, il fonda avec une partie de son patrimoine une mission à perpétuité dans son village natal. Lors de l'expulsion de 1880 à Argentan, ses supérieurs le destinèrent aux missions du Chili. Au moment de s'expatrier, un membre de sa famille lui conseilla de demander la dispense de ses vœux : « Non, répondit-il, j'ai juré de persévérer dans la Congrégation jusqu'à la mort. » Durant seize ans, il se dévoua avec ardeur au salut des âmes par le moyen des saintes missions à Santiago. — « *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* » Matth. 10-22.

Profession : 13 novembre 1879.

Ordination : 23 décembre 1868.

C. F. Martin (Christian Huynen). Glimes (Belgique), 1910.

Le F. Martin est né à Reymerstock (Limbourg hollandais), le 31 juillet 1826, de parents chrétiens et très honorables. Sa vie fut calme, régulière, comme la marche d'un petit ruisseau qui coule sans précipitation selon la direction et le mouvement qu'on lui donne. Il a laissé parmi nous le souvenir du religieux exemplaire, rempli d'un grand esprit de foi et d'un rare esprit de prière. Il remplissait ses charges avec calme et piété. La maison de Châteauroux fut sa résidence de prédilection. Il y remplit longtemps les fonctions de sacristain et d'organiste. Nos anciens se souviennent encore des accents de sa voix forte et si agréable à entendre. Son obéissance était ponctuelle. Un jeune postulant aperçut un jour le F. Martin sur le point de sonner les exercices de la communauté, et tenant en main sa montre. « Eh, mon frère, lui dit-il avec l'étonnement d'un candidat de quinze ans : pourquoi perdre votre temps à attendre ? Sonnez donc : une minute de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait ? » « Et l'obéissance, répondit le Frère ; une minute ou deux en purgatoire, pensez-vous que ce soit peu de chose ? » La dernière résidence du F. Martin fut Glimes. Agé de quatre-vingts ans, le bon Frère, voulant se rendre de plus en plus utile à la Congrégation et aux âmes, passait ses jours et une bonne partie de ses nuits à prier ; il arrivait habituellement à réciter seize chapelets par jour. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans exprimant sa joie d'appartenir à la Congrégation et d'obtenir le ciel que saint Alphonse a promis à tous ceux qui meurent dans l'Institut. On peut dire du F. Martin qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie sa ferveur de novice. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. — « *Ecce enim merces vestra multa est in cœlo.* » Luc. 6-23.

Profession : 2 février 1866.

Joseph Masquillier. Etinehem (Somme), 1916.

Postulant

Joseph Masquillier, d'une très honorable famille de Tourcoing, avait à peine dix-huit ans quand la guerre éclata. En 1915, la ville de Tourcoing étant sous la domination Allemande, Joseph, bravant tous les périls et trompant la surveillance de l'envahisseur, réussit à gagner la Belgique, puis la Hollande, et de là, par l'Angleterre, la France, où il contracta un engagement. Il obtint le baccalauréat à Bordeaux ; reçu élève-aspirant, il est envoyé à Saint-Cyr. Il en sort aspirant-officier, prêt à partir au front, mais il était résolu à se faire Rédemptoriste. Agréé comme postulant, il se considérait déjà comme l'enfant de la Congrégation. « Mourir disait-il, plutôt que de n'être pas un Rédemptoriste au cœur de feu ». Après cinq jours de tranchées il partit pour l'attaque avec « un moral épataant », comme il le disait. Il succomba au cours de cette avance.

Tous parlaient de la bravoure de ce jeune soldat, de sa douceur et de son ardeur à faire le bien. Il fut un modèle digne d'être proposé à l'imitation de la jeunesse. Son âme était candide, limpide et innocente, ses aspirations vers une vie d'immolation et d'apostolat admirables. Au lieu d'un apôtre, Dieu voulut une victime pure. Celle-ci depuis longtemps s'était offerte avec une générosité aussi joyeuse que magnanime. — Joseph Masquillier fut l'objet de plusieurs citations. Il avait déjà eu la croix de guerre avec étoile d'argent et la médaille militaire. Le gouvernement lui décerna une décoration posthume, la croix de la Légion d'honneur. En 1919, Monsieur le supérieur du collège de Tourcoing, où Joseph avait fait ses études, remit à son père la médaille d'or accordée par l'Association des anciens élèves à ceux qui obtiennent le premier prix d'excellence pendant tout le cours de leurs humanités. Sa vie fut écrite par M. l'abbé Dalmar, préfet des études au collège de Tourcoing. — « *Bonus est Dominus operantibus in eum.* » Thren. 3-25.

15 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1816. Cérémonie solennelle de la Béatification du Vénérable Alphonse-Marie de Liguori, à Saint-Pierre de Rome.

L'immense Basilique de Saint-Pierre, parée de ses plus riches ornements, se remplit en ce jour de milliers de chrétiens, impatients d'offrir au Bienheureux le premier témoignage public de leur vénération. Après la lecture du bref pontifical, apparut tout à coup, au dessus de la chaire de Saint Pierre, le portrait du Bienheureux, entouré de mille lumières comme d'une couronne céleste. Un chœur de musiciens entonna le *Te Deum*, les cloches s'ébranlèrent, le canon fit entendre sa grande voix, le peuple se prosterna devant l'homme que Dieu voulait glorifier, et de tous les cœurs monta vers lui cette prière : « Bienheureux Alphonse, priez pour nous ! » Et tous les bannis de la Pologne, et tous les fugitifs de la Suisse, et tous les ressuscités des États romains, répétèrent avec plus de confiance que jamais : Père bien-aimé, priez pour nous !

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 659.

NÉCROLOGE

R. P. Isidore Gonzalez. Cuenca (Équateur), 1911.

Le R.P. était Espagnol ; il naquit à Benecid, diocèse d'Almeria, le 27 juillet 1843. A la suite d'une retraite prêchée par nos Pères au grand séminaire de Grenade, il voulut devenir Rédemptoriste. Il fit son noviciat sous la direction du R. P. Grisar, puis, à cause de la révolution qui éclata à cette époque en Espagne, il vint en France, pour y faire ses études et émettre ses vœux. Ordonné prêtre, il fut envoyé en Amérique. C'était en 1875. Le R. P. n'eut pas le bonheur de travailler directement au salut des âmes par les missions, mais il en sauva peut-être plus par les continuels souffrances qu'il endura pendant plus de quarante ans. Il souffrait d'une bronchite chronique, passait ses jours sans joie, ses nuits sans sommeil, et les aliments étaient pour lui sans saveur. Durant les dix dernières années de sa vie, il n'avait plus l'aspect d'un homme, mais celui d'un squelette. Avec quelle ferveur

il priaît alors, multipliait ses actes d'amour, de repentir et d'humilité, au point de faire sa confession générale avec son frère infirmier. Après avoir reçu les derniers sacrements, il s'endormit dans la paix du Seigneur. — « *Christo confixus sum cruci.* » Galat. 2-19.

Profession : 8 décembre 1869.

Ordination : 5 octobre 1873.

C. F. Léon (Pierre Manet). Cléry (Somme), 1916.

Novice

tué durant la guerre de 1914.

Le C. F. Léon était issu d'une chrétienne famille de la Haute-Loire. Dès sa jeunesse il fut poursuivi par le désir de servir Dieu plus étroitement que le commun des fidèles. Il cherchait sa voie dans la droiture de son âme, lorsque, au cours de son service militaire, l'appel d'en haut lui indiqua providentiellement ce qu'il cherchait. Devenu novice, il dut quitter le noviciat pour s'enrôler au service de sa patrie, lors de la guerre de 1914. Le cher Frère fut d'abord blessé ; une balle lui entra dans l'épaule, puis il trouva la mort à Cléry.

Le Frère Léon resta toujours très attaché et très dévoué à la Congrégation. Ses lettres à ses supérieurs témoignaient des sentiments les plus délicats. Au dépôt du Puy, tous ses camarades le vénéraient comme un saint jeune homme. Il était aussi très charitable ; se privait souvent de sa portion pour la donner aux autres et se contentait de croutons de pain et des déchets de cuisine. Il fut cité à l'ordre du bataillon : Excellent chasseur, courageux, dévoué, a fait preuve une fois de plus de bravoure et de sang-froid pendant les combats du 20 juillet 1916. La croix de guerre lui fut conférée. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3-3.

R. P. Camille Mesmer. Gannat 1923.

Né à Rothau (Bas-Rhin) le 28 février 1872, au lendemain de la guerre Franco-Allemande, le R. P. conserva toujours pour sa Mère-Patrie le patriotisme le plus ardent. Ses parents optèrent pour la France. Après avoir terminé ses études au collège apostolique dirigé par les Pères Jésuites en Angleterre, Camille entra au noviciat à Stratum (Hollande), en 1891. Sa devise était celle-ci : « Je veux plutôt donner ma vie et tout mon sang, que d'abandonner ma vocation et ma mère la Congrégation. » Ordonné prêtre, il fut incorporé à la Vice-Province d'Alsace-Lorraine et devint missionnaire.

Mesmer sera l'apôtre des paroisses sans prêtre pendant la guerre de 1914 dans l'Isère, dans les pays dévastés de la Belgique après la guerre, missionnaire dans notre maison de refuge à Honnay en Belgique, et enfin dans le rayon de la maison de Gannat. Dans le cours de ses travaux apostoliques, le R. P. fut atteint du double mal de l'asthme et de la bronchite. Il prêcha sa dernière mission à Tauves (Puy-de-Dôme). Il entra à Gannat, épuisé, et son état devint alarmant. Ses facultés restées intactes s'affaiblissaient peu à peu et ne lui permettaient plus aucun effort intellectuel sérieux. Il priaît beaucoup, lisait des vies des saints, puis, pour se délasser, prenait une cure de rire dans « Chapuzot », ou engageait une partie de dames avec un confrère charitable. Comme le mal empirait, le R. P. prit ses dernières dispositions et reçut les derniers sacrements. Il mourut au jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

De l'aveu général, le R. P. avait une conscience très délicate. Il avait ses défauts : une très grande impressionnabilité, mais il se surveillait extrêmement pour ne pas faire de peine et ne pas montrer qu'il en avait. Aussi était-il sincèrement aimé de tous. Très ami de la vie de famille et des fêtes de famille, il était toujours prêt à rendre service, spécialement aux confrères de passage. Religieux, il ne se contentait pas d'obéir à ses supérieurs, il les affectionnait. Il était l'homme de l'autorité ; le manque de dévouement pour la communauté ou pour la vie apostolique l'exaspérait. Le R. P. nous laisse le souvenir d'un missionnaire ardent, plein de feu et de cœur. Cette ardeur il l'avait puisée dans la pratique des trois grandes dévotions sacerdotales et alphonsiennes : l'Eucharistie, la dévotion à Marie et la prière. N'avait-il pas dit un jour à la Très Sainte Vierge : « Donnez-moi d'être comme Jésus, prêtre et victime. Prêtre, c'est-à-dire, l'homme de Dieu, l'homme des âmes, l'homme de l'éternité. Victime, comme Jésus crucifié, voilà mon idéal. » — « *Charitas operit multitudinem peccatorum.* » Prov. 10-12.

Profession : 15 octobre 1892.

Ordination : 29 août 1897.

16 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1779. Saint Alphonse implore du roi de Naples l'approbation du régime intérieur de sa Congrégation.

Après avoir obtenu de l'autorité royale, par le décret du 21 août 1779, l'approbation légale de l'Institut, saint Alphonse espérait obtenir également l'approbation de la Règle. Pour le saint Fondateur, l'âme de la Congrégation n'était-ce pas la Règle approuvée par l'Église ? Il la considérait comme la loi de la vie, la forme de la sainteté, l'arme du ministre apostolique donnée par Dieu aux membres de l'Institut. Chacun de ses articles devenait par conséquent une chose sacrée ; aussi gémissait-il de n'avoir jamais pu, malgré ses instances réitérées, obtenir pour cette Règle l'*exequatur* royal.

Saint Alphonse réunit son conseil, et ses six consultants émirent à l'unanimité l'avis que la démarche proposée était non seulement opportune, mais nécessaire pour rendre la paix à la Congrégation. Les négociations au sujet de cette affaire furent confiées au père Majone, Procureur de l'Institut près de la cour et des tribunaux de Naples ; c'est à son habileté qu'était dû le décret du 21 août dernier. On lui adjoignit en qualité de conseiller le père Cimino, dont chacun appréciait le bon esprit et la haute piété. — (Voir le I, 22 janvier et 27 février).

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse II*, p. 477 et 478.

* 1903. Pie X et la Congrégation.

Le R^{me} P. Raus écrivait en septembre 1903 une lettre circulaire aux membres de la Congrégation : « Dans la première audience que j'eus avec Pie X, nous disait-il, Sa Sainteté me parla des travaux apostoliques de nos Pères dans le diocèse de Venise : « J'ai constaté moi-même, disait le Pape, quel grand bien spirituel résulte, par la grâce de Dieu, de votre ministère. Cette fécondité qui accompagne d'ordinaire et qui couronne vos travaux apostoliques, j'estime qu'il faut l'attribuer surtout à une cause : votre genre de prédication qui s'en tient aux doctrines apostoliques, au zèle apostolique, à la simplicité apostolique et qui ne poursuit aucun autre but que la conversion des âmes.

Gardez donc, mes fils, cette excellente méthode de prédication que vous avez héritée de votre Père Alphonse et à laquelle sont attachées les plus grandes bénédictions de Dieu. »

(Lettres, septembre 1903).

NÉCROLOGE

R. P. Florian Hubinet. Saint-Chamond (Loire), 1904.

Le R. P. naquit le 10 mars 1841, à Dimechaux, Nord, d'une famille foncièrement chrétienne. Il conserva toute sa vie et sans défaillance aucune ce grand esprit de foi et cette piété

tendre et solide qu'il avait reçus de ses parents. Durant vingt-cinq années, le R. P. fut un des missionnaires les plus marquants de la Province. Ses missions et ses retraites eurent le plus grand succès. Il serait impossible de dire les industries de son zèle, les merveilleux résultats obtenus par son éloquence, et surtout par sa toute spéciale dévotion à Notre-Dame du Perpétuel Secours, dont il fut l'ardent apôtre en mission. Ses sermons sont des modèles de composition oratoire ; sa phrase était nourrie, belle et forte ; sa voix retentissante et son port majestueux ; dans chacun de ses discours, le sujet avec toutes ses preuves avançait et se déroulait comme une armée puissante afin de couper aux âmes rebelles toute retraite et les forcer à se rendre. Heureuses les populations qui ont senti passer sur elles le souffle sanctifiant de cette éloquence apostolique. Beaucoup d'âmes lui doivent leur conversion, grâce à la confiance qu'il leur inspirait pour Notre-Dame.

Le R. P. était doué d'un très grand esprit de famille, qui faisait la joie et la vie de sa communauté. Il aimait profondément la Congrégation, ses supérieurs et ses confrères. Nos fêtes lui étaient une occasion d'égayer aimablement et religieusement les récréations par une poésie, un chant de circonstance. L'heure de son repos fixée par la Providence sonna enfin. Depuis la persécution de 1903, les Pères étant dispersés, le P. Hubinet habitait à Saint-Chamond. Il y mourut victime de la persécution, un vendredi, immédiatement après avoir célébré la sainte messe dans son petit oratoire. — « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona.* » Prov. 10-15.

Profession : 15 octobre 1863.

Ordination : 13 octobre 1865.

17 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1815. Décret de Pie VII approuvant les miracles proposés en vue de la Béatification du Vénérable Alphonse-Marie de Liguori.

1847. Pie IX signe le décret d'introduction de la cause du Serviteur de Dieu Gérard Majella, et lui concède le titre de « Vénérable ».

1869. Réunion des Maisons Napolitaines à la Congrégation.

La séparation des maisons du royaume de Naples de celles de l'État pontifical eut lieu lorsque Pie VI, trompé par Leggio et Majone, déposa de la charge de Recteur Majeur saint Alphonse, accusé de suivre une autre Règle que celle approuvée par Benoît XIV. Dès 1841, le pape Grégoire XVI, puis, en 1850, le pape Pie IX, firent des démarches auprès du roi de Naples pour transporter à Rome le gouvernement de la Congrégation ; le roi opposant une résistance absolue, Pie IX patienta ; il sépara alors, le 6 septembre 1853, les maisons napolitaines des autres maisons de l'Institut et leur permit de se choisir un Recteur Majeur, lequel n'aurait de juridiction que sur les Deux-Siciles. Le premier Recteur majeur avait été François de Paule, le second fut le Père Berruti. — Depuis l'élection du P. Berruti jusqu'à sa mort, les événements marchèrent, le gouver-

nement napolitain vit ses états tomber aux mains des Piémontais et la Congrégation en bénéficia. La réunion de toutes les maisons d'Italie fut faite alors sous le généralat du R^{me} P. Mauron le 17 septembre 1869.

Deux ans après, quand le P. Mauron alla visiter les résidences napolitaines, il voulut aller prier dans l'église de la Rédemption des captifs, dédiée à Notre-Dame de la Merci. C'est là que saint Alphonse avait déposé sur l'autel de Marie son épée de gentilhomme, quand il s'engagea d'une manière irrévocable à embrasser l'état ecclésiastique. Le trésor de cette église renferme une relique plus précieuse encore : une fiole renfermant du sang de notre Père Saint Alphonse. Quand le R^{me} P. Mauron vénéra cette relique, le sang se liquéfia et prit une couleur vermeille. Cette liquéfaction du sang de saint Alphonse n'avait pas eu lieu depuis l'année 1855.

P. DUMORTIER. *Vie du P. Mauron*, p. 96 et 100.

NÉCROLOGE

R. P. Jean Schulski. Saint-Nicolas (Suisse), 1848.

Le P. Schulski naquit à Zembrezec en Pologne, le 9 janvier 1785, et entra dans la Congrégation à l'âge de vingt ans. Il passa la grande partie de sa vie dans le Valais où, avec la permission des supérieurs, il exerça le ministère paroissial avec grand succès. C'était un religieux très pieux. Il avait, de son vivant, la réputation d'un saint et mourut en odeur de sainteté dans la paroisse Saint-Nicolas. Sa mémoire est encore en bénédiction dans toutes les paroisses où il a exercé le saint ministère et dans tout le Haut-Valais. — « *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* » Ps. 115.

Profession : 18 août 1806.

Ordination : 3 avril 1808.

C. F. Pierre (Busser). Avon, 1874.

Né le 1^{er} décembre 1823 à Freybouse (Moselle), le C. F. entra dans la Congrégation à Téterchen. Dans le monde, il était menuisier de son état. Chez nous il devint en plus maître-maçon. Toute sa vie il se fit remarquer par sa ténacité, son dévouement sans bornes pour le travail, et ce fut même la principale cause de sa maladie. Il travaillait littéralement du matin au soir, il transpirait, se fatiguait et ne s'en inquiétait nullement. Pendant les quinze années qu'il passa à Téterchen, il y déploya, pour la construction, un zèle impossible à décrire. Il ne supportait pas qu'un Frère servant travaillât nonchalamment. « Mais, mon cher Frère, disait-il à ses confrères, ne mangez-vous pas le pain de la Congrégation ? » Il révélait son cœur d'or, en exprimant sa peine ou sa joie pour les épreuves ou la prospérité de sa famille religieuse. Très épris de la pauvreté, il s'informait du prix des choses et disait parfois : « Je ne prendrai plus de cela, ça coûte trop cher. » Doué d'un caractère bilieux, irascible à l'excès, il s'oubliait parfois ; mais, après de généreux efforts, il devint d'une douceur incroyable. Comme le F. Pierre est changé, disait-on ! Recevant l'Extrême-Onction devant la communauté réunie, il disait encore : « Pourquoi faire tant de choses pour moi ? Toute la communauté vient prier pour moi et pour un petit Frère comme moi ! » Le F. Pierre mourut victime de son dévouement à la Congrégation. — « *Zelus domus tuae comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 8 septembre 1854.

18 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* 1855. Traduction française des Œuvres dogmatiques et morales de Saint Alphonse, par le P. Dujardin.

Cette traduction fut commencée à Tournai en 1855 par le P. Dujardin. Ce religieux distingué se trouvait singulièrement préparé à cette tâche. D'abord rédacteur au « Courrier de l'Escaut » où il fut un des collaborateurs de Barthélemy Dumortier, il entra au Séminaire de Tournai à l'époque où le chanoine Villain préparait ses premières traductions. L'ancien journaliste était tout désigné pour aider à la correction des épreuves, et ainsi il put prendre goût à cette littérature ascétique. Après avoir été professeur de poésie à Bonne-Espérance, principal au collège d'Ath, curé à Pommerœul et à Bon-Secours, il se fit Rédemptoriste. Alors le projet, depuis longtemps conçu, de doter son pays d'une collection complète des Œuvres de Saint Alphonse, s'imposa de plus en plus à lui ; les supérieurs le ratifièrent et, avec une patience de bénédictin, Léopold Dujardin s'attacha à la gigantesque besogne. Il y consacra près de vingt-cinq ans, mais son labeur se trouva bien récompensé.

Aux nombreuses félicitations venues de l'épiscopat belge, du Nonce de Paris et de plusieurs évêques de France, s'ajouta un bref élogieux de Léon XIII qui se terminait par le vœu d'une très large diffusion de l'ouvrage.

Ce vœu se réalisa. De 1857 à 1876 plus de 220.000 exemplaires des neuf premiers volumes furent placés et les neuf volumes qui suivirent furent accueillis avec la même faveur.

P. DE MEULEMEESTER. *Influences ascétiques de Saint Alphonse en Belgique.*

NÉCROLOGE

C. F. Vitus Curzius. Iliceto (Italie), 1745.

Vitus Curzius était l'ami du P. César Sportelli, et ne lui ressemblait guère. Mais les exemples de celui-ci l'engagèrent à demander son admission dans la Congrégation. Né à Aquaviva en 1706, de parents très honnêtes, Vitus se montra très emporté jusqu'à vingt-six ans. Il était orgueilleux et arrogant, ardent pour le bien comme pour le mal, ne comptant plus le nombre de ses duels. Après sa conversion, il fit de rapides progrès dans la vertu sous la conduite de Saint Alphonse. Il eut à soutenir de rudes combats contre son orgueil, mais les exemples de sainteté qu'il avait continuellement sous les yeux le déterminèrent à mener une vie sainte. Chaque jour, Vitus croissait en grâce et en vertu. L'orgueilleux et insolent jeune homme était devenu le plus humble, le plus serviable et le plus doux des serviteurs de Dieu. Il acceptait sans mot dire les humiliations les plus mortifiantes et les plus imméritées. Il fit pénitence jusqu'à l'excès, crucifiant son corps jour et nuit. Il dormait sur des planches, portait des ceintures de fer armées de pointes aiguës et se donnait la discipline jusqu'au sang.

Le fier gentilhomme d'autrefois, humble aujourd'hui comme un petit enfant, unissait à la charge de cuisinier celle de boulanger. Un jour, ayant oublié de mettre du levain dans sa farine, il tira naturellement du four des pains durs comme le plomb, qu'aucune mâchoire

ne réussit à broyer. Vitus, indigné contre lui-même d'une pareille maladresse : « Tu as gâté le pain de la communauté, se dit-il, eh bien, tu le mangeras ! » Il se réserva donc toute cette malencontreuse fournée, et tous les jours il pilait dans un mortier, pour sa part de nourriture, un morceau de ce pain que les chiens auraient refusé. Il en eut pour tout un mois.

Comme il était Frère servant dans la Congrégation, il fut obligé d'aller quêter pour la communauté en détresse. Il contracta alors une maladie grave, qui l'emporta en quelques semaines. Il mourut dans une paix céleste, un samedi. Aussitôt le peuple s'écria : Le saint est mort. Saint Alphonse chanta la messe, les yeux pleins de larmes, interrompant souvent les prières, car les sanglots étouffaient sa voix. L'évêque de Lacedonia conserva le crâne du Frère Vitus pendant vingt ans sur son prie-Dieu. Saint Alphonse publia un abrégé de la vie et des vertus de ce bon serviteur de Dieu, afin qu'il servît de modèle aux Frères servants de la Congrégation. — « *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt.* » Galat. 5-24.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse I*, p. 295.

C. F. Joseph Bartheau. Craonnelle (Aisne), 1914.

Le C. F. fut encore un de ceux qui quittèrent leur couvent pour la guerre de 1914. Né le 24 novembre 1881 à Plessé, diocèse de Nantes, mobilisé dès le 6 août, il partit pour le front le 4 septembre. Dans la journée du 18, le troisième bataillon, auquel il appartenait, monta en première ligne vers le village de Craonnelle. L'après-midi, au moment où il se courbait pour descendre dans la tranchée, il tomba en s'écriant : Ah ! mon Dieu ! et presque aussitôt il rendit le dernier soupir. Un éclat d'obus l'avait terrassé. Le F. Joseph, Breton de naissance, a toujours été très aimé de ses confrères. Il avait un caractère très doux, il ne se plaignait jamais de ses fatigues, aussi fut-il très estimé de ses camarades. — « *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* » Matth. 5-7.

Profession : 8 septembre 1908.

R. P. Théophile Chételat. Attert, 1929.

Appendice, p. 686.

19 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES.

* Aperçu historique des maisons de Studentat de nos Provinces Françaises.

Il n'est pas sans intérêt de nous rappeler que, dès l'origine de nos Provinces et dans la suite, les supérieurs, à l'exemple du P. Passerat, furent obligés, à cause des guerres et des persécutions, de transporter fréquemment leurs Étudiants d'une ville à une autre. Suivons-les dans leurs pérégrinations.

Les maisons d'études de nos trois Provinces Françaises de 1803 à 1828 furent celles où se réfugièrent nos premiers Pères après leur expulsion de Varsovie et de Vienne, c'est-à-dire le Mont-Thabor, Babenhausen, Coire, Viège, Pcsat, La Valsainte, Bischenberg et Téterchen.

De 1828 à 1847, les Étudiants allèrent à Fribourg (Suisse) et eurent pour préfets les RR. PP. Czech, Allonas, Arnold et Mauron.

A cause des événements de Fribourg, de 1847 à 1848, ils occupèrent la maison de Contamine-sur-Arve (Haute-Savoie) et eurent pour préfet le P. Mauron.

De 1848 à 1849, à cause de la guerre du Sonderbund, qui eut son contre-coup

en Savoie, les Étudiants se réunirent aux Étudiants belges à Wittem (Hollande).

De 1849 à 1870, les Étudiants français devenant très nombreux, quittèrent leurs confrères belges et vinrent s'établir les uns à Téterchen, les autres à Avon, et eurent successivement pour préfets les RR. PP. Romi, Laglasse, Desurmont, Allet, Rose, Claudel et François Lorthioit.

De 1870 à 1871, à cause de la guerre Franco-Allemande, ils quittent Téterchen et Avon et se rendent au Studendat belge à Wittem.

De 1871 à 1880, les maisons de Saint-Nicolas-du-Port, d'Houdemont et d'Avon furent successivement occupées par une fraction d'Étudiants selon les nécessités, les âges et les cours à suivre. Les RR. PP. Monniot, Jost, Buhrel, Zéphyrin, Frédéric Kuntz et Boulangeot furent leurs supérieurs ou professeurs.

A la suite des fameux décrets de 1880 contre les religieux, les étudiants se réfugièrent à Oosterhout et Dongen, en Hollande, où ils restèrent jusqu'en 1893, ayant pour préfets les RR. PP. Jean-Baptiste Dunoyer et Raus.

En 1893, les temps devenant meilleurs, les étudiants vinrent s'établir à Thury-en-Valois.

Lors de la division de la Province Française en 1900, et à cause des nouvelles lois persécutrices, les étudiants de la Province de Lyon s'installèrent pour un temps au Studendat belge de Beauplateau, où ils trouvèrent une fraternelle hospitalité ; puis, vers 1904 ou 1905, à Attert.

Les étudiants de la Province de Paris s'établirent également pour un temps à Bishop-Eton en Angleterre ; puis à Esschen en Belgique et enfin à Fauquemont en Hollande.

Quand les maisons d'Alsace furent constituées en Province, le Studendat fut installé à Luxembourg, puis à Echternach, dans le Grand Duché de Luxembourg.

NÉCROLOGE

Le serviteur de Dieu le R. P. François Springer. Prague, 1827.

Parmi les disciples de saint Clément-Marie, il faut mettre en première ligne le Serviteur de Dieu François Springer ; il était né à Strass (en Autriche), le 3 janvier 1791, et il vint à Vienne, pour s'adonner à l'étude de la jurisprudence. Il brilla autant par la finesse de son esprit que par la générosité et la constance de son cœur. Dans les missions qui lui furent confiées, il fit preuve d'une prudence consommée et d'une extraordinaire dextérité. Saint Clément-Marie fut son directeur de conscience ; c'est sur son conseil que le R. P. entra dans la Congrégation.

Après sa prêtrise, il fut envoyé, à Paganì par le Vénérable P. Passerat, pour y chercher un exemplaire authentique des Constitutions. Plus tard en 1826, sur l'ordre de Jean VI, roi de Portugal, les Pères Rédemptoristes avaient fondé un couvent à Ulyssipone. Le R. P. Springer, vu son éminente piété, sa facilité pour les langues étrangères et sa profonde connaissance du Portugais, devint le Recteur de la nouvelle communauté. Affligé bientôt d'une maladie lente, il reçut l'ordre de retourner à Vienne. A bout de forces, il dut s'arrêter à Prague. Apprenant que sa mort était proche, le Père demanda qu'on le conduisit au tombeau de saint Jean Népomucène pour y recevoir la sainte communion. Mais il dut bientôt se rendre à la réalité : « Alléluia ! s'écria-t-il, le combat touche à sa fin, tous les mortels s'attachent à la vie ; pour moi la mort est un gain. Il faut mourir, Seigneur ; je remets mon esprit entre vos mains », et il rendit doucement son âme à Dieu.

Le P. Springer laissa parmi nous le souvenir d'un très fervent et très saint religieux. De son vivant, il avait acquis une grande réputation de sainteté. Citons un fait digne de mémoire. En 1826, le serviteur de Dieu, se rendant à Ulyssipone, s'arrêta quelques jours dans notre maison de Bischenberg, et y donna un tel exemple de sainteté que tous les confrères, remplis d'admiration, avaient les larmes aux yeux de le voir s'éloigner. Quatre ans après, les Pères furent chassés du couvent par d'odieuses lois. Or, tandis que le Frère Jean Schermesser, encore à la maison, priait et pleurait dans sa cellule, il aperçut tout à coup le

serviteur de Dieu debout devant lui : « Prends courage, lui dit-il, tu verras bientôt cette maison de Rédemptoristes plus remplie de confrères qu'auparavant. » Ce que la suite prouva pleinement. — « *Exultabunt sancti in gloria.* » Ps. 119.

Profession : 2 août 1821.

Ordination : ?

20 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1898. Fondation de la maison de San-Bernardo. (Chili).

La raison d'être de la fondation de cette maison fut la nécessité de donner plus d'espace et plus d'air aux Étudiants établis à Santiago. Voici quelle en fut l'occasion. Un prêtre équatorien venait de bâtir à San-Bernardo une vaste maison pour une communauté de missionnaires. Il s'adressa successivement à plus de douze congrégations, mais elles ne purent répondre à son zèle. Découragé, il offrit son œuvre à l'archevêché. Un des vicaires généraux lui conseilla d'offrir sa maison aux Rédemptoristes. Le prêtre équatorien refusa. « Puisqu'ils ont une maison à Santiago, disait-il, ils feront de la mienne une villa de repos, et je veux, moi, une phalange d'apôtres. » Averti du fait, le R. P. Alphonse Paris rendit visite au donateur, et lui expliqua que son intention était de bâtir à San Bernardo non pas une maison de campagne, mais un couvent pour une communauté régulière et un Scolasticat. C'était résoudre la difficulté. « S'il en est ainsi, reprit le prêtre, je vois ici la volonté de Dieu : l'édifice est à vous. » En fait, on dut cette fondation à saint Clément-Marie que l'on avait invoqué par des neuvaines répétées et auquel le donateur était lui-même très dévot. Il écrivit même la biographie du Saint. Mais la guerre était imminente avec l'Argentine ; notre futur couvent servit de caserne à cinq cents soldats durant trois mois. Les troupes furent enfin licenciées, et le 20 septembre 1898, la maison était fondée.

NÉCROLOGE

R. P. Jean Mordedeuf. Rodez (Aveyron), 1912.

Le R. P. est né le 6 juillet 1848 à Brioude, (Haute-Loire). Peu de vies sacerdotales ont été plus laborieuses et plus saintement employées au service de Dieu et des âmes que celle de notre confrère. Homme de Dieu et apôtre, il avait fait élever, avant d'entrer dans la Congrégation, une splendide chapelle en l'honneur de Notre-Dame du Perpétuel Secours. C'était un homme de grand bon sens et de jugement pratique, éloquent surtout par la conviction que donne la foi vive, très bon et très ferme tout à la fois. C'est par centaines qu'il faut compter ses travaux apostoliques en dix-neuf ans. Le R. P. fut donc un zélé missionnaire pendant toute sa vie, le moissonneur infatigable, l'ouvrier acharné à la tâche, un type d'apôtre. Il mourut subitement à Rodez, tandis qu'il prêchait une retraite aux Carmélites : digne fin d'une vie consacrée sans calcul à l'œuvre de la Rédemption. — « *Justus autem meus ex fide vivit.* » Hebr. 10-38.

Profession : 20 juillet 1872.

Ordination : 22 mai 1875.

21 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1722. Saint Alphonse reçoit le sacrement de Confirmation.

Le 21 septembre 1722, l'année même des grandes résolutions qu'il venait de prendre, saint Alphonse reçut le sacrement de Confirmation. Pourquoi attendit-il l'âge de vingt-six ans pour recevoir ce sacrement ? A cette question, soulevée lors du procès de Béatification, l'avocat de la cause répondit « que l'usage existait à Naples, non seulement dans le peuple, mais parmi les personnes les plus honorables et les plus vertueuses, de différer la réception du sacrement de confirmation jusqu'à l'âge mûr, quelquefois même jusqu'à la vieillesse, ce qui exclut de la part d'Alphonse ou de ses parents toute idée de négligence. » Ne pourrions-nous pas ajouter que la Providence inspira au saint jeune homme de s'unir à l'Esprit qui donne la force, juste au moment où il lui faudrait soutenir de rudes combats pour accomplir sa destinée ?

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 26.



MIRACLE DE LA BILOCATION DE S. ALPHONSE
A LA MORT DU PAPE CLÉMENT XIV

1774. Le prodige
de la bilocation.

Le 21 septembre, notre Père saint Alphonse célébrait la messe comme de coutume ; puis, au lieu de faire son action de grâces au pied de l'autel, il rentra dans sa chambre et se jeta sur son fauteuil. Il paraissait excessivement abattu, ne faisait aucun mouvement, et n'articulait aucune parole.

Alphonse resta immobile toute cette journée et toute la nuit suivante. Les domestiques, qui avaient ordre de le surveiller, se tenaient debout à la porte de la chambre, inquiets de ce qui allait arriver. Le lendemain, il annonce qu'il veut célébrer la Sainte Messe. A ses serviteurs étonnés, il dit alors : Vous avez cru que je dormais d'un profond sommeil, mais non : j'ai assisté le Pape à ses derniers moments,

et il vient de mourir. » On apprit bientôt que le Pape Clément XIV était passé à une meilleure vie le 22 septembre à sept heures du matin, au moment même où Alphonse reprenait ses sens. Dieu pouvait-il accorder à saint Alphonse un plus grand honneur que de le choisir pour son messager de grâce et de miséricorde auprès du plus auguste des rois de la terre, auprès du Vicaire de Jésus-Christ ? — Avant de consigner dans ses « Mémoires » ce fait prodigieux, le P. Tannoia en raconta tous les détails au procès de béatification de saint Alphonse.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*. II, p. 359.

NÉCROLOGE

R. P. Félix Grisar. Porto-Rico (Antilles), 1895.

Le R. P. naquit le 23 février 1831 à Ehrenbreitstein, près Coblenz (Allemagne), d'une famille originaire de Belgique. Orphelin de père et de mère dès l'âge de dix ans, il fut recueilli par un de ses oncles. Ses humanités achevées, il entra dans la Congrégation, fit ses études théologiques à Wittem et y fut ordonné prêtre. Depuis quelques années déjà, les missions en pays lointain l'attiraient, principalement celles de Chine et du Japon. Apprenant la fondation d'Espagne, il demanda à y être envoyé. Les supérieurs l'envoyèrent à Cuenca, en Amérique, de fondation récente. Riobamba, Lima, Aréquipa, Buénos-Ayres et enfin Lima le reçurent tour à tour comme supérieur. Après Dieu, c'est à l'abnégation, à la constance, aux démarches incessantes du bon et vénéré P. Grisar, homme d'une foi si grande, et d'une confiance inébranlable, que nos Pères de Lima doivent le local qu'ils occupent. Atteint d'une fluxion de poitrine et d'une affection chronique au cœur, il fut à deux doigts de la mort. Les associés de la Supplique perpétuelle à Notre-Dame du Perpétuel Secours obtinrent sa guérison. Les supérieurs l'envoyèrent ensuite à Porto-Rico. Dans cette fondation, il voulut encore faire preuve de grand dévouement, mais une fièvre maligne l'emporta.

Le P. Grisar se fit toujours remarquer par sa foi profonde, sa grande bonté de cœur, tant à l'égard de ses sujets que des gens du dehors. Aussi fut-il toute sa vie et jusqu'à sa mort le saint religieux, l'homme de prière, d'oraison, et l'homme des fondations difficiles. Le R. P. Desurmont a dit de lui : « Le P. Grisar a été un des modèles du Rédemptoriste qui se consacrent aux missions étrangères », ce qui supposait en lui deux qualités essentielles : un inviolable attachement à la vie religieuse, un zèle absolument apostolique, c'est-à-dire intrépide, infatigable, confiant en la Providence, toujours prêt à tout, disposé à parcourir le monde en tous sens. C'est à un très haut degré que le P. Grisar a possédé ces deux qualités. Il a toujours été un Rédemptoriste fidèle à ses devoirs, comme un Stanislas Kostka au noviciat, et un ardent apôtre comme saint François-Xavier. La Revue « La Sainte Famille » bénéficia pendant longtemps de ses intéressantes et instructives relations sur les missions à l'Équateur. — « *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* » Eccli. 45-1.

Profession : 28 avril 1850.

Ordination : 16 août 1856.

R. P. Eugène Quistrebent. Châteauroux, 1902.

Le P. Quistrebent est né le 17 août 1877 à Lamartre-Méan, diocèse de Quimper. Sa vie peut se résumer en un mot : ce fut une longue souffrance sanctifiée par la pratique des plus belles vertus, surtout par une patience qui ne se démentit pas un seul instant. Le P. Quistrebent mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Il étudia jusqu'au dernier jour, disant à ceux qui l'en détournaient : « Notre-Seigneur me demandera au jour du jugement si j'ai fait tout mon possible pour me rendre utile à la Congrégation et aux âmes. » — « *Lex Dei ejus, in corde ipsius.* » Luc, 30-31.

Profession : 10 avril 1898.

Ordination : 29 juin 1901.

R. F. Constant Cougé. Combles (Somme), 1916.

Étudiant

Né à Désertines (Mayenne) le 14 mai 1892, notre jeune Étudiant en théologie était déjà sous les drapeaux quand éclata la guerre de 1914. Il se trouva dès le début jeté dans la fournaise. Sa sérénité était imperturbable, car le sacrifice de sa vie était fait depuis longtemps. Au cours d'une attaque où il se vit enterré littéralement pendant deux heures, il échappa heureusement à la mort. Après quelques jours de repos au poste de secours, il remonta courageusement prendre sa place dans sa section en seconde ligne. Préludant à l'attaque de Combles, il occupe la première ligne, et il est tué raide d'un éclat d'obus à la tête. L'aumônier du 43^e, M. l'abbé Régent, chevalier de la Légion d'honneur, lui rendit ce témoignage : « Quel bon caractère c'était, et surtout quelle belle âme ! » Il fut aimé et regretté de tous ses camarades. — « *Placita enim erat Deo anima illius.* » Sap. 4-14.

Profession : 23 juin 1911.

22 SEPTEMBRE**ÉPHÉMÉRIDES****1725. Saint Alphonse reçoit le sous-diaconat.**

Après s'être préparé dans le silence et la prière, saint Alphonse fit en ce jour le pas solennel qui le consacrait définitivement au service des autels. Quelque temps après, reçu profès de la Propagande, il partit avec un certain nombre de ses collègues pour évangéliser la ville de Caserta. Il faisait l'office de catéchiste. Sous l'habit ecclésiastique on reconnut bientôt un descendant des Liguori. Un jour qu'il priaït devant l'image de Marie, l'évêque s'approche de lui, et demande quel est celui des prédicateurs qui s'appelait Alphonse de Liguori. A cette question, saint Alphonse rougit, et se cache le visage dans ses mains ; puis, levant les yeux vers la Madone : « C'est moi, dit-il, qui suis le pauvre pécheur à qui cette très aimable Mère a obtenu la vocation ecclésiastique. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 47.**1780. Malheureuse division de la Congrégation.**

En ce 22 septembre 1780, notre Père saint Alphonse et ses premiers compagnons des quatre maisons napolitaines sont exclus de l'Institut par ordre du Pape Pie VI. Ils étaient accusés par les PP. François de Paule et Leggio d'avoir faussé la Règle en la soumettant à l'approbation du roi de Naples, Ferdinand, et en y substituant le fameux « Règlement » que l'on sait. — Malgré l'appel d'Alphonse et de ses compagnons au Pape et aux Congrégations romaines pour rétablir la vérité des faits et l'union troublée dans la Congrégation, le Pape Pie VI confirmera son décret le 24 août 1781. Cette division dura de 1780 à 1787. Saint Alphonse la pleura, tout en prophétisant que la réunion se ferait, mais seulement après sa mort.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 516 et suiv.

1780. Élection du P. François de Paule, par le Pape Pie VI, président de la Congrégation pour les maisons des États Pontificaux.

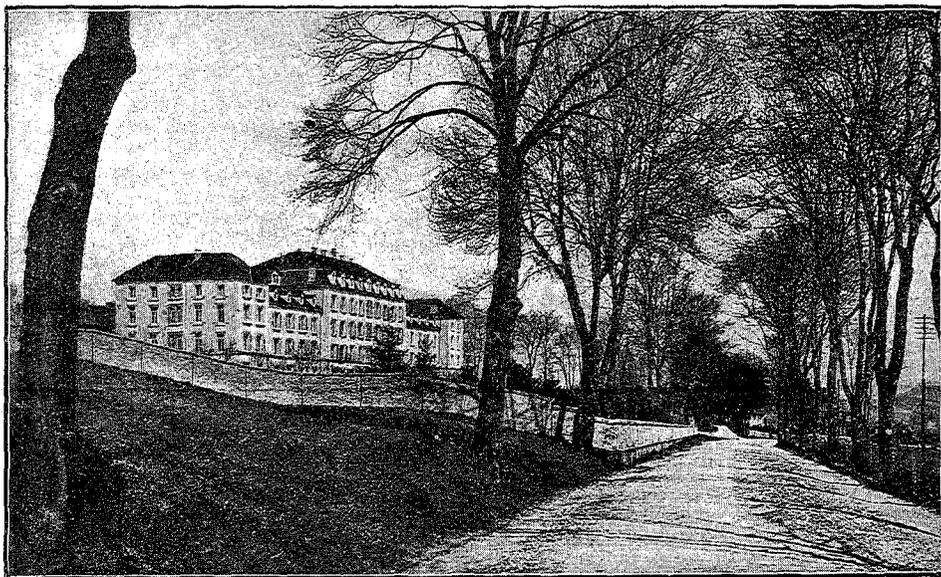
Après le rapport de Leggio au Pape, demandant la division de la Congrégation, Pie VI veut que l'on élise un président pour les maisons situées dans les États de l'Église, les sujets des maisons napolitaines étant dépouillés de tous leurs privilèges et considérés comme s'ils n'avaient jamais été membres de l'Institut.

En envoyant aux évêques de Vérolì et de Bénévent ce décret du Pape, le Cardinal Caraffa leur disait : « Voulant pourvoir d'un gouvernement légitime les maisons du Très Saint-Rédempteur placées dans votre diocèse, le Saint-Père, en son audience du 22 courant, a daigné nommer Président des susdites maisons le Père François de Paule. » Il faut ajouter cependant que le P. François de Paule ne fut élu Recteur Majeur qu'au Chapitre de 1785.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 516.

1910. Fondation du Juvénat de Bertigny.

Cette maison fut fondée pour servir de Juvénat à la Province de Strasbourg. Jusqu'en 1910, les juvénistes de cette future Province étaient formés à Uvrier.



BERTIGNY

JUVÉNAT DE LA PROVINCE DE STRASBOURG

La maison d'Uvrier n'étant pas assez spacieuse pour servir de juvénat aux deux provinces de Lyon et de Strasbourg, le T. R. P. Humbrecht, Provincial, songea à fonder Bertigny.

1919. Fondation de la maison de Fontaine-les-Dijon.

Cette maison est adjointe à la Basilique de Saint-Bernard, bâtie sur l'emplacement même du château où le grand Docteur vit le jour. Encore inachevée, cette maison devait servir d'habitation à quelques missionnaires diocésains, dits missionnaires de Saint Bernard. Après accord entre Monseigneur Landrieu, évêque de Dijon, et le T. R. P. Wilpotte, Provincial de Lyon, nous prîmes la place des Missionnaires, affectés facilement à d'autres postes dans un diocèse où les vocations sacerdotales n'abondaient pas. Ce fut le 22 septembre 1919. Le pèlerinage n'a lieu qu'à l'occasion des fêtes de Saint Bernard pendant toute l'octave, et les Pères résidant ont toute facilité de vaquer de près et de loin aux œuvres de leur ministère apostolique suivant la fin de l'Institut. D'après le contrat, il était stipulé qu'un de nos Pères serait pendant quelques années curé de la paroisse de Fontaine. Ce poste curial est maintenant confié à un prêtre du diocèse. — On comprend de plus en plus l'opportunité et l'utilité de cette fondation, en pleine Bourgogne, et à égale distance de Saint-Nicolas-du-Port et de Lyon.

NÉCROLOGE

R. P. François Weidlich. Vienne, 1848.

Il naquit à Vienne en l'année 1796. François Weidlich étudiait la jurisprudence à Vienne. Dès qu'il eut fait la connaissance de saint Clément-Marie, il laissa cette étude pour celle de la Théologie. Pénétré de vénération pour lui, il voulut le suivre, et entra dans la Congrégation. Désigné par son supérieur pour la maison de Lisbonne en Portugal, le Père Weidlich y déploya un zèle admirable pour les missions. Plusieurs Portugais, parmi lesquels un nègre de l'île de Goa, entrèrent dans l'Institut. — Des démarches furent faites ensuite en Espagne pour la fondation d'une maison, la famille royale y donnait son consentement, mais la révolution de 1833 éclata. Le Père Weidlich et trois autres confrères se cachèrent, attendant des jours meilleurs ; découverts, ils furent jetés en prison, ils y restèrent dix-huit jours et furent conduits en Italie. De retour à Vienne, le Père François y rencontra encore la révolution de 1848. Les scènes de trouble et d'horreur dont il fut témoin, les persécutions dont il fut l'objet et qui le forcèrent à chercher un refuge dans une pauvre mansarde, hâtèrent le moment de sa mort. Il fit preuve dans sa dernière maladie d'une admirable conformité à la volonté de Dieu et d'une tendre piété. C'était un homme de prière. Cet esprit sur naturel il l'avait puisé au contact de saint Clément-Marie, dont il était un des disciples les plus distingués. Ses funérailles furent un triomphe qui rappela celui de saint Clément-Marie et du Père Hübl. — « *Scio opera tua et laborem et patientiam.* » Apoc. 2-2.

Profession : ?

Ordination : ?

C. F. Christophe Acosta. Riobamba, 1918.

Novice

Ce cher Frère naquit en 1899 à Huachi, annexe de la paroisse d'Ambato, à l'Équateur, d'une très honnête famille qui vivait de la culture de quelques terrains. Ce fut surtout son père qui se préoccupa de lui inspirer dès l'enfance des sentiments de piété et de favoriser son inclination à la vie religieuse. Dès son jeune âge, Christophe aimait à réciter le chapelet devant l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours qu'il connut dans une de nos missions et il exprima le désir d'entrer dans la Congrégation où elle était vénérée. Il avait treize ans quand il entra comme postulant à Riobamba ; revêtit l'habit religieux à dix-sept ans et commença son noviciat. Il aimait la Congrégation comme sa mère et n'avait qu'un désir, celui de se dévouer pour elle et d'y mourir saintement. Dieu lui fit cette grâce. Une maladie de poitrine le conduisit à la mort. Sa mère lui ayant donné une petite somme d'argent avant de mourir, il voulut faire célébrer cinq messes pour la Congrégation en reconnaissance. « Je ne veux ni vivre ni mourir, disait-il, mais si je devais jamais sortir

de la Congrégation, je préfère mourir maintenant. » On peut dire de ce cher Frère novice qu'il fut durant les quelques années qu'il passa dans la Congrégation, un religieux doux et humble de cœur. Il avait une âme simple, innocente, sans prétention, et douée d'excellentes qualités. Ses derniers jours surtout furent embaumés d'une douce piété, d'une paix délicieuse et toute céleste. Il eut le bonheur de faire les vœux sur son lit de mort. Il avait dix-neuf ans. — « *Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram* ». (Matth. V, 4).

Profession : 15 août 1918.

23 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1724. Saint Alphonse reçoit la tonsure.

Moins d'un mois après son inscription sur le registre des clercs, saint Alphonse reçoit la tonsure des mains de Monseigneur Mirabello, Archevêque de Nazareth. Pour remercier Dieu de cette grâce, il entra dans la Congrégation de la Propagande, établie principalement pour l'évangélisation des infidèles. Désormais le Seigneur était son partage et son héritage.

1829. Congrégation générale devant Pie VIII, relative à l'examen des miracles requis pour la canonisation du Bienheureux Alphonse-Marie de Liguori.

1833. Hâtez-vous lentement.

Le Vénérable Père Passerat ne cessait de donner ce conseil. Il ne se lassait pas de prêcher à tous la possession de soi-même. A l'impétueux P. Pilat, il adresse le 23 septembre 1833 cet avis pressant : « Pas tant de zèle en tout, je vous en prie, écrivait saint Vincent, autrement vous ferez bien du mal. Répondez-moi, cher Père, en peu de mots, et dites-moi que vous vous modérerez... que vous ne voulez pas d'une nuit faire croître des champignons !... Que Marthe agisse, mais que Marie ne soit pas troublée par Marthe, ni tourmentée par Marthe. Que l'extérieur souffre plutôt que l'intérieur... Tout ce qui se fait avec empressement est passionné et par conséquent sans gloire pour Dieu, sans mérite pour le ciel. Quand on s'est formé une demeure intérieure en Dieu, il ne faut jamais que les choses extérieures nous en retirent, mais il faut attirer tout à elle, c'est-à-dire faire toutes ses occupations sans sortir de cette demeure, et ainsi les faire dans la paix, uniquement pour plaire à Dieu. »

Lettres... passim.

Et à un autre : « Dites au Père Berset, de ma part, que je me réjouis de son zèle et de ses succès ; mais il se laisse trop emporter par l'ardeur juvénile : *Festina lente, Festina lente*, qu'il se hâte lentement. »

NÉCROLOGE

C. F. Clément (Marcellin Salas). Riobamba, 1927.

Marcellin Salas naquit à Pasto, en Colombie, le 17 mars 1893. Monseigneur Medina, évêque de Pasto, qui avait remarqué la piété de ce jeune homme, le prit pour portier de son palais épiscopal. A la mort du prélat, Marcellin écrivit plusieurs lettres aux supérieurs, pour les prier de l'admettre dans notre Institut ; mais des difficultés fort graves s'opposaient à la réalisation de ses désirs. En considération de sa vertu et de sa piété, les supérieurs se décidèrent à l'admettre en qualité de postulant-frère. Après quelques mois d'un noviciat très fervent, le Frère Clément tomba malade... Il parut se remettre et fut admis à la profession ; mais la phtisie fit de tels progrès que le Frère dut cesser tout travail. Le Frère Clément profita alors plus que jamais de son état de santé pour s'adonner à la piété. On le voyait fréquemment devant le Très Saint-Sacrement, malgré l'état d'épuisement dans lequel il se trouvait. Ses grandes souffrances le rendaient compatissant pour les maux d'autrui ; il demandait parfois à son supérieur la permission de se rendre à l'hôpital pour consoler ceux qui souffraient comme lui et les reconforter par quelques pieuses pensées. Durant les derniers mois de sa vie, il souffrit un vrai martyr, mais il suffisait de lui faire observer que c'était la volonté de Dieu qu'il obéisse aux prescriptions du médecin pour qu'aussitôt il se soumit. Il demanda au R. P. Recteur que ceux qui le visitaient voulussent bien l'entretenir de choses saintes. Afin de recevoir les derniers sacrements avec toute la piété possible, il demanda qu'on lui fit la lecture, dans la préparation à la mort du R. P. Bauduin, de l'explication si touchante de chacun des rites sacrés du sacrement de l'Extrême-Onction, et mourut dans les sentiments d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu. — « *Beatus qui intelligit super egerum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.* » Ps. 40-1.

Profession : 1^{er} novembre 1920.

24 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1913. Fondation de la maison de Reignier, (Haute-Savoie).

Cette maison a été fondée pour servir de refuge au R. P. Carrier, quand il dut quitter la maison de Contamine lors de son expulsion, le 11 décembre 1909. Dans la suite plusieurs Pères y furent envoyés. Les locaux devenant trop étroits, les Pères s'établirent au hameau de Meyrans situé à une demi-heure du centre, sans toutefois quitter Reignier.

*** Le miracle de la liquéfaction du sang de Saint Alphonse dans l'église de Notre-Dame de la Merci à Naples.**

Tous les ans, le 5 mai et le 19 septembre, on voit se reproduire à Naples, dans l'église de Notre-Dame de la Merci, le miracle de Saint Janvier. Devant une foule immense réunie dans la Cathédrale le sang du Saint se liquéfie. Ce miracle est célébré et admiré dans le monde entier.

C'est dans cette même église que saint Alphonse, avant de quitter le monde pour se consacrer à Dieu, déposa son épée de chevalier aux pieds de Marie. On y conserve une fiole, contenant le sang de notre saint Fondateur. Plusieurs fois ce sang s'est liquéfié dans les mains de religieux Rédemptoristes, pour leur plus grande consolation.

NÉCROLOGE

R. P. Joseph Chainiat. Esschen (Belgique), 1907.

Le R. P. est né le 15 octobre 1833 à Levoncourt (Haut-Rhin). La vie du R. P. se partage en deux parts égales : vingt-cinq ans de professorat et vingt-cinq ans d'apostolat. Dans la chaire du professeur comme dans celle du missionnaire, il montra une intelligence prompte et pénétrante, une grande puissance de synthèse, jointe à une admirable clarté d'exposition. Sa facilité d'assimilation lui permit d'enseigner avec succès toutes les branches de la science ecclésiastique au Studentat. Pour constater combien ses connaissances étaient étendues, surtout en matière de dogme, de morale et d'ascétisme, il suffisait d'entendre quelques-unes de ses prédications. Personne plus que lui n'était traditionnel dans le choix des sujets ; mais il savait donner un tour nouveau aux vérités les plus connues et mettre en un plus grand jour leurs raisons fondamentales. Il était remarquable par la profondeur de ses réflexions, la clarté de ses raisonnements et la force de sa conviction.

Homme de principes et de conseil, le R. P. fut toujours le partisan acharné de nos saintes Règles et traditions avec leur cachet de sévérité dans sa direction, sa piété, son enseignement et son apostolat. Il excella aussi comme directeur d'âmes, et ses confrères lui témoignaient la plus grande confiance. En 1894, ils élurent le P. Chainiat avec le R. P. Berthe, pour les représenter avec le R. P. Provincial au Chapitre général à Rome. Une de ses dernières paroles fut celle-ci : « Que j'aime la Congrégation, cette œuvre si belle de Saint Alphonse. Que j'aime la doctrine de notre Père ! » Le R. P. s'endormit doucement dans la maison du Studentat, où il avait commencé sa carrière, un mois après avoir célébré son jubilé de cinquante ans de sacerdoce. — *« Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno caelorum. »* Matth. 5, 13.

Profession : 1^{er} mai 1852.

Ordination : 16 août 1857.

C. F. Pierre-Jean (Bricier). Reims, 1914.

Frère-novice.

Jean Bricier naquit aux Echampies (Ille-et-Vilaine) le 24 mars 1893. Ses parents, humbles cultivateurs, possédaient le trésor incomparable que rien ne peut remplacer : la vieille foi bretonne qu'ils s'efforcèrent de transmettre vive et pure à leurs enfants. Jean était une de ces âmes privilégiées que le péché originel semble avoir à peine effleurées : doux, candide, obéissant et porté comme naturellement à la piété. Dès l'âge de seize ans, il fut au presbytère de son curé un serviteur dévoué, un camarade charmant, un chrétien des plus édifiants. Une mission prêchée par les Pères Rédemptoristes dans sa paroisse captiva son âme, et la lecture de la vie de saint Gérard l'inclina vers la Congrégation ; personne n'en fut étonné. Son séjour de deux ans au presbytère avait donné à toute sa personne une empreinte si religieuse que les supérieurs abrégèrent son postulat. Obligé de subir le service militaire, il eut le bonheur d'être incorporé à Lille. Sa permission de vingt-quatre heures lui permettait d'aller à Mouscron et de suite, après avoir revêtu sa soutane de religieux, il s'offrait au service de ses confrères, ou faisait sa retraite du mois. Sous l'uniforme du soldat, il demeura religieux jusqu'à la moelle des os. En 1914, il dut partir pour la grande guerre, faisant à Dieu son sacrifice et se confiant en Marie. Un mois après son départ, il fut blessé à mort aux environs de Reims.

Il resta tout un jour sous la pluie, et fut encore blessé d'un éclat d'obus avant d'être relevé. Pendant dix jours il endura un vrai martyre, mais avec un courage, un calme, une piété qui ravissaient ambulancières et infirmières. On ne l'appelait que « le petit saint ». A l'aumônier qui l'assistait il fit cette recommandation : « Vous direz au R. P. Dupuis que j'ai toujours été heureux dans la Congrégation. Je meurs en pardonnant à tout le monde, je suis venu faire mon service pour faire mon devoir. » Il expira dans un hôpital tenu par les sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux. Bien que le F. Pierre n'ait pas eu la joie de

mourir profès dans la Congrégation, disait un témoin de sa mort, son nom peut être ajouté à la liste des confrères si nombreux morts en odeur de sainteté dans la famille alphonsienne. — « *Dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.* » Eccli. 51, 38.

R. P. François-Xavier Schmitt. Cuenca, (Equateur), 1921.

Le R. P. Schmitt est mort victime et martyr de sa charité au service des pestiférés. Ce vaillant missionnaire, né le 30 juillet 1884, était un enfant de l'Alsace. Il entra à l'âge de douze ans au Juvénat d'Uvrier. Aussitôt ordonné prêtre, il fut envoyé par ses supérieurs en Amérique, il séjourna à Cuenca et à Riobamba.

Le cher confrère avait reçu du ciel de bien précieuses qualités : une intelligence facile, une mémoire tenace, un cœur chaud, une volonté énergique, une parole abondante. Bien que sa santé fût toujours délicate, il se livra avec générosité aux rudes travaux de l'apostolat.

Comme religieux il conserva partout les pratiques de son noviciat : cilices, pénitences, dévotions particulières ; il possédait de plus à un haut degré l'esprit de prière. Sa dévotion à l'Eucharistie et à la Très Sainte Vierge étaient remarquables. Il avait la coutume d'appeler la Très Sainte Vierge avec une simplicité touchante : Ma chère maman. Il avait également un grand attachement à la Congrégation. La Congrégation, c'était pour lui saint Alphonse avec ses doctrines dogmatiques et morales, avec son ascétisme, ses dévotions et les traditions qu'il nous a laissées.

Pendant ses dix années d'apostolat, il laissa partout la réputation d'un apôtre dévoué et pieux, assidu au confessionnal ; au demeurant, confrère joyeux et causeur intrépide. A sa mort il ne laissa pas moins de cent treize sermons espagnols, la plupart composés par lui et écrits de sa main. Sachant par expérience que beaucoup d'âmes abandonnées meurent sans prêtre et sans sacrements, il recommandait avec ardeur la confession spirituelle et la formule de l'acte de contrition. En juillet 1921, il fit sa grande retraite avec une ferveur inaccoutumée. Pour être seul et bien seul il passa ses dix jours de retraite à la tribune de l'église en prières continuelles. En août, il partit en mission avec le P. Urlicie. Ce devait être sa dernière. Il y gagna la fièvre typhoïde. De vigoureux Indiens le ramenèrent à la maison sur un brancard. Là, il dut s'aliter et se préparer à la mort par la prière. On ne remarqua en lui aucune des convulsions si fréquentes dans ce genre de maladie. Il était calme, souriant, et il expira sans secousse, sans tentations et sans frayeur. C'était un samedi, jour de la fête de Notre-Dame de la Merci. — « *Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur.* » Isaïe, 53, 11.

Profession : 15 août 1905.

Ordination : 21 septembre 1910.

25 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1809. Congrégation antépréparatoire pour l'approbation des miracles requis en vue de la Béatification du Vénérable Alphonse-Marie de Liguori.

Cette Congrégation n'ayant pu avoir lieu à cause de la présence des Français, alors maîtres de Rome, fut remplacée par l'envoi des votes des membres de cette Congrégation au cardinal di Pietro.

NÉCROLOGE

C. F. Thomas (Kneissle). Uvrier (Suisse), 1888.

Le C. F. est né à Emmerkingen, diocèse de Rottemburg, le 8 décembre 1810. Il fut dans la Congrégation un cordonnier accompli. Il connaissait son métier à fond, aimait à former des aides, et surtout à leur donner l'esprit de pauvreté. Grand priseur, il se privait de ce remède durant les neuvaines des grandes fêtes. Il souffrit longtemps d'un asthme violent. La vivacité de son caractère lui procura l'occasion de lutter énergiquement contre lui-même et de faire des actes d'humilité. Dieu se chargea par ailleurs de purifier son âme par de longues souffrances. Le F. Thomas aimait la Congrégation comme sa mère, il ne vivait que pour elle, se réjouissait de ses nouvelles recrues et s'attristait de ses persécutions. La mort le surprit subitement. — « *Justus autem si morte praeoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* » Sap. 4, 7.

Profession : 13 avril 1846.

R. P. Henri Despret. Tournai (Belgique), 1903.

C'est à Roubaix (Nord) que naquit Henri Despret, le 25 août 1816, d'une famille très aisée et très chrétienne. On peut dire de lui qu'il a été le modèle achevé du religieux-missionnaire. Il entra dans la Congrégation à l'âge de trente-quatre ans. Déjà il était le fondateur d'une école d'agriculture établie à Leuze en Belgique et qui, en 1903, jouissait d'une notoriété et d'une prospérité remarquables. Ordonné prêtre, il débuta dans la carrière apostolique par la maison de Liège. À Tournai il fonda la confrérie de la Sainte Famille. Là, il fit la connaissance du R^me Père Passerat, démissionnaire, et se forma à son contact à un idéal élevé de vertu. Après l'expulsion des Pères belges de nos maisons du Nord, le P. Despret fut nommé Vice-Provincial de ces maisons, qui ne furent réunies à la Province Française qu'en 1863. Il fut plusieurs fois Recteur, puis devint fondateur de la maison de Lille et plus tard premier supérieur du juvénat à Saint-Maurice.

Missionnaire, c'était un travailleur infatigable. Difficilement se figurerait-on une existence plus active que la sienne. Que de missions et de retraites il a prêchées jusque dans ses dernières années ! S'il a donné sa vie, ses forces, ses libéralités même, il a donné surtout l'édification de ses vertus. En ce religieux exemplaire dominaient l'énergie et la force. Sa rude vertu avait sans doute un caractère de rigide austérité, mais c'était là, après tout, un si glorieux défaut, qu'on est bien tenté de lui en faire une vertu. Sa devise était : « *Cordè magno et animo volenti.* » Il ne reculait devant aucune difficulté. Il fut toujours un observateur intransigeant de la Règle et gardien des vieilles coutumes de la Congrégation. Il récitait son bréviaire à la chapelle avec toutes les rubriques extérieures comme s'il eût été avec la communauté réunie. Durant sa maladie, il exigeait qu'on lui fit matin et soir la lecture de la méditation, et de la Règle aux jours des Quatre-Temps. « On doit toujours trouver le temps de faire son oraison », disait-il à un de ses confrères surchargé d'occupations. Il célébra son jubilé de cinquante ans de profession religieuse, de sacerdoce, et celui de soixante ans de profession. Ses forces déclinant, il préféra terminer ses jours dans la communauté de Tournai, témoin de ses premières années de vie religieuse. Il n'endura pas de souffrances violentes : c'était le Rédemptoriste qui se recueillait dans la prière sur le seuil de l'éternité. — « *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.* » Galat. 6, 16.

Profession : 29 septembre 1839.

Ordination : 21 décembre 1844.

R. F. Paul Lamonnier. (Massiges) Marne, 1915.

Novice

Tué à la guerre de 1914.

Tout ce que nous savons de ce novice choriste, c'est que, appelé sous les armes durant son noviciat, il prit part à la guerre de 1914 et fut tué dans une attaque le 25 septembre 1915. Il naquit à Saint-Amand, diocèse de Cambrai, le 17 novembre 1895. — « *Memor esto mei.* » Tob. 3, 3.

26 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* L'Esprit de mortification de Saint Alphonse.

Dieu seul pourrait nous dire les actes de mortification *intérieure* que saint Alphonse multipliait chaque jour. Nous en savons assez toutefois pour affirmer qu'à l'exemple de Jésus-Christ son divin modèle, dont il est dit qu'il ne chercha en rien sa satisfaction personnelle : *Christus non tibi placuit*, saint Alphonse ne suivait en rien ses goûts, mais les contrariait en tout. L'insistance avec laquelle il nous recommande les actes de renoncement intérieur qui n'ont que Dieu pour témoin, et pour lesquels on peut suivre, sans autorisation spéciale, les élans de sa ferveur, nous montre sans doute combien il les affectionnait pour lui-même.

Quant aux mortifications *extérieures*, sans que nous connaissions toutes celles qu'il pratiquait, l'on peut affirmer que saint Alphonse tient l'un des premiers rangs parmi les saints les plus mortifiés. Les actes de sa canonisation le comparent aux saints les plus célèbres par la rigueur de leurs austérités. Un évêque qui vivait avec lui à Naples dans la Congrégation des Chinois, le mettait au-dessus de saint Pierre d'Alcantara en fait de pénitences corporelles ; et si l'on n'avait pas imposé un frein à ses austérités, il aurait été plus loin que le bienheureux Suson lui-même. On le voyait se refuser les moindres satisfactions, les moindres soulagements ; il s'imposait au contraire les plus dures privations. Par ces cruelles macérations, il fit de sa vie un continuel martyre. La raison d'une telle existence nous est donnée par ces paroles de Saint Paul : « *Ceux qui sont du Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises.* » Saint Alphonse aimait passionnément Jésus-Christ, il voulait lui ressembler, lui être intimement uni, et voilà pourquoi il voulut être crucifié avec le Bien-Aimé de son cœur.

1817. Élection du T. R. P. Nicolas Mansionne.

Quatrième Recteur Majeur de la Congrégation.

Durant le Chapitre général du 14 septembre 1817, le T. R. P. Nicolas Mansionne fut élu Recteur Majeur le 26 du même mois. Il gouverna la Congrégation de 1817 à 1824.

NÉCROLOGE

C. F. Modeste (Louis Delaoutre). Boulogne-sur-mer, 1887.

Le C. F. Modeste est né à Linselles (Nord) le 31 mars 1815. Son âme était simple et droite. Écrivant un jour à ses parents, il leur disait son bonheur de vivre uni à Dieu : « Je vis,

disait-il, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Ceux-ci, le croyant mort, dirent entre eux : Si nous avions su cela plus tôt, on serait allé à son enterrement. — Le R. F. mourut pieusement comme il avait vécu, à l'âge de soixante-treize ans, et après trente-neuf ans de profession religieuse. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. — « *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* » Matth. 4, 9.

Profession : 12 mai 1849.

Henri Gloux. Cuperly (Marne), 1915.

Juvéniste

tué à la guerre de 1914.

Ce jeune brave était né à La Chapelle-Saint-Melaine (Ille-et-Vilaine). Il poursuivait ses études comme juvéniste à Mouscron, quand l'invasion Allemande le força de se rendre en France. Ses trois frères étaient déjà aux armées. Il n'eut que le temps d'aider sa mère à recueillir la récolte et il partit. Versé au 77^e de ligne, il prit part à l'offensive de Champagne. Une seule chose peinait le pauvre enfant : la privation de la sainte communion. Écrivant à sa mère, il lui dit : « Je vais courir de grands dangers, priez pour moi ; je m'attends à mourir, je suis prêt. » Faisant partie de la première vague d'assaut, il tomba glorieusement le 26 septembre 1915, et le brave enfant mourut des suites de ses blessures. — « *Caro mea requiescet in spè.* » Ps. 15.

R. P. Charles Remy. Montauban, 1927.

C'est dans la paroisse de La Bresse (Vosges), que naquit d'une famille très chrétienne, le 1^{er} septembre 1866, le Père Charles Remy. Ses études secondaires terminées au petit Séminaire d'Autray et au juvénat d'Uvrier, il entra au noviciat. Dès qu'il fut ordonné prêtre, il devint tour à tour professeur à Uvrier, Missionnaire, et sur la demande de l'Évêque de Montauban et avec la permission des supérieurs, aumônier de pensionnats, coadjuteur paroissial et enfin curé en titre.

Le Père se fatiguait vite dans ses courses incessantes pour l'administration des deux paroisses confiées à sa sollicitude, et distantes de 3 kilomètres. Un jour, tandis qu'il se rendait à Montauban, sa voiture heurta un talus. Par la violence du choc, le Père fut projeté brutalement hors de sa voiture et tomba lourdement sur la route. Une auto le transporta à la clinique la plus proche. Le P. Remy, blessé mortellement, comprit la gravité de son état, et accepta avec reconnaissance les derniers sacrements. Après 3 jours de maladie, sans un mot, sans un mouvement, il entra dans son éternité.

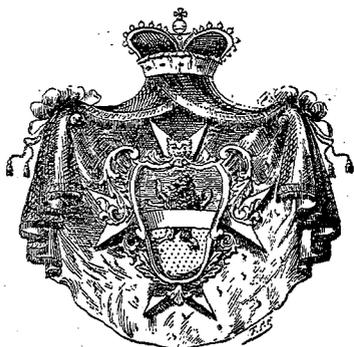
Admirons l'abnégation et le dévouement de ce confrère pour le diocèse de Montauban et le salut des âmes que l'évêque et ses supérieurs lui avaient confiées. — « *Zelus domus tuae comedit me.* » Ps. 68.

Profession : 8 septembre 1888.

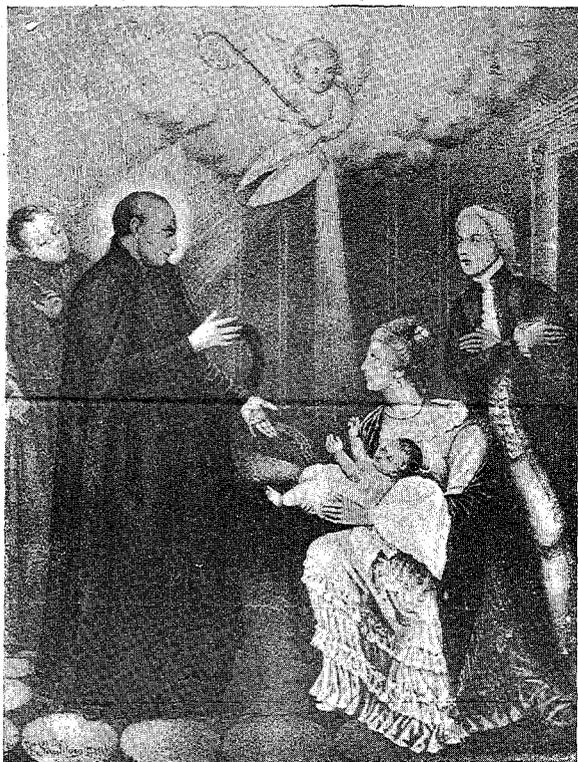
Ordination : 27 août 1893.

27 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1696. Naissance de notre Père
Saint Alphonse.ARMES DE LA FAMILLE
DES LIGUORI

C'est à Marianella, maison de campagne de la famille des Liguori, située aux portes de Naples, que naquit notre Père saint Alphonse, en la fête des saints martyrs Cosme et Damien. Il ne reçut le sacrement du baptême que deux jours après sa naissance. Le père et la mère remerciaient Dieu d'avoir béni leur union, quand il plut au Seigneur de leur manifester les mystérieuses destinées de l'enfant au berceau.

PRÉDICTION DE SAINT FRANÇOIS DE HIERONYMO
A LA NAISSANCE DE SAINT ALPHONSE

Il y avait alors à Naples un homme de Dieu que l'Italie entière révérait comme un prodige de sainteté : c'était le Père François de Hieronymo, de la Compagnie de Jésus. D'abord missionnaire au Japon, où il avait en vain ambitionné le martyre, il poursuivait maintenant dans sa patrie les âmes pécheresses pour les ramener à Dieu.

Un jour le célèbre missionnaire passant devant le palais des Liguori, s'y arrêta quelques instants, pour saluer don Joseph et dona Anna, dont il connaissait la piété. L'heureuse mère s'empressa de lui présenter son petit Alphonse et de réclamer pour lui les bénédictions du saint missionnaire. François le considéra longtemps, comme s'il eût voulu lire dans son cœur ; puis, nouveau Siméon, le prenant dans ses bras, il le bénit et dit aux

parents : « Cet enfant ne mourra pas avant d'avoir accompli sa quatre-vingt-dixième année. Il deviendra évêque et fera de grandes choses pour Jésus-Christ ».

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 5.

NÉCROLOGE

C. F. Valentin (Alfred Delattre). Hôpital de Nevers, 1914.

Le C. F. Valentin, né à Leers, département du Nord, le 8 décembre 1884, était du nombre des Rédemptoristes qui accoururent de Fauquemont pour obéir à l'ordre de mobilisation du 2 août 1914. Vif et indépendant par nature, il devait se surveiller pour rester calme. En bon religieux, il se perfectionnait de plus en plus sur ce point. Il se rendait, du reste, très bien compte du danger où aurait pu l'exposer cette tendance naturelle. Sa piété d'ailleurs était solide, et le soir, le travail terminé, il n'avait pas de plus douce joie que de rester à la chapelle pour réciter de nombreuses prières. Avant de quitter son couvent pour aller au secours de sa patrie, il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour l'Église, la France, et rejoignit son corps à Saint-Quentin. Il ne se détourna pas de son voyage pour dire au revoir ou plutôt adieu à sa famille. Il se contenta d'une lettre qu'il fit jeter à la poste. « C'est la volonté de Dieu, dit-il, partons gaiement. »

Gaieté, entrain, rehaussés par un profond esprit religieux : telle était sa physionomie. Il souffrait beaucoup de la marche à cause de son embonpoint et d'une affection cardiaque : il ne se plaignait jamais. « Je ne veux me distraire, disait-il, qu'après avoir fait mes exercices de piété ; je ne puis mieux faire que de prier pour ceux qui ne songent pas à prier »... Atteint d'une synovite à la jambe gauche, il fut évacué à l'arrière. Moins de quinze jours après, il repartit au front, au combat de Sillery (Marne). « Dieu veuille sur moi, disait-il encore, rien ne m'arrive sans qu'il le veuille. Je me repose sur lui. » Une balle l'atteignit à la tête. Déposé en cours de route à Nevers, il fut reçu à l'hôpital des sœurs de la charité. Sa blessure le faisait terriblement souffrir, et comme il s'affaissait d'heure en heure, il fut administré par Monsieur l'aumônier : il est mort en priant.

Un religieux Assomptionniste a dit de lui : « Je garde un souvenir ému, mêlé de regret, pour ce cher compagnon à l'âme si belle et au cœur d'or, ami délicat et sincère, toujours égal à lui-même, plein de gaieté souriante au milieu des privations et des souffrances journalières. » Il semble que Dieu eût voulu glorifier son fidèle serviteur. Inconnu à Nevers, il eut une nombreuse assistance à son enterrement. Le curé de Leers (Nord), son village natal, fit de lui ce bel éloge : « Puisse ce religieux, mort soldat, faire comprendre à tous que la religion est la source féconde du vrai patriotisme, et que, sous la bure du moine, battent des cœurs ardents pour la France. » — « *Dabit vobis mercedem vestram in tempore suo.* » Eccli. 51, 38.

Profession : 5 mai 1911.

Pierre Le Fur. Beaumont (Meuse), 1917.

Juveniste

tué à la guerre de 1914.

On peut dire de ce cher enfant : « *Consummatus in brevi explevit tempora multa* » ; sa courte existence vaut une longue carrière. Mobilisé en 1916, au 48^e régiment d'infanterie, il fut un peu déconcerté en passant de la chaude atmosphère du juvénat à la vie mouvementée de la caserne et des camps. Mais il se ressaisit très vite et prit les choses joyeusement. De la piété du juveniste jaillit comme de sa source naturelle la bravoure du soldat : « Nous nous sommes préparés aux événements à venir par une retraite militaire », écrit-il ; et ces événements étaient pour lui la fatale journée du 18 septembre. Près de Beaumont, région de Verdun, des éclats d'obus le criblèrent aux deux pieds, aux bras, au dos, à la nuque, à la tête. Un éclat considérable pénétra dans l'intestin grêle. Évacué, il reçut les soins dévoués des infirmiers, surtout d'un Breton, son compagnon, vicaire à Lannillis, près Quimper. Il fut admirable de patience durant les neuf longs jours de souffrances terribles auxquelles Dieu voulut le soumettre. Il mourut des suites de ses blessures, le 27 septembre 1917, après avoir été administré des sacrements.

Au juvénat, Pierre Le Fur avait toujours été un modèle de vertu ; sa générosité, son sérieux, sa bonne humeur, son attachement ardent à la Congrégation le rendaient bien cher à ses maîtres et à ses condisciples. Aussi, en mourant, joignit-il dans une même affection sa famille spirituelle, sa famille selon la chair et la France pour laquelle il avait versé son sang. Pierre Le Fur fut décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire.

28 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

* Le Révérendissime Père Mauron et le Doctorat de Saint Alphonse.

Dès l'année de la canonisation de saint Alphonse en 1839, les archevêques et évêques du royaume de Naples avaient déjà sollicité pour saint Alphonse le titre de Docteur de l'Église. Parmi ces évêques se trouvait le futur pape Pie IX. Une supplique avait été présentée dans ce but à Grégoire XVI, mais l'affaire n'eut pas de suite. Dans l'intervalle qui sépare 1839 de 1865, les ouvrages de Saint Alphonse furent traduits en toutes les langues ; sa théologie morale, si vivement recommandée par le Saint-Siège, était entre les mains du clergé. Ses opuscules étaient répandus par milliers dans tous les pays, ses œuvres dogmatiques et ascétiques étaient mieux connues que jamais, grâce à la traduction française par les RR. PP. Dujardin et Jules Jacques, enfin diverses Vies de saint Alphonse avaient été publiées.

Le R^{me} P. Mauron crut le moment venu, et, par ses ordres, une pétition fut rédigée en vue de solliciter du Saint-Siège pour saint Alphonse les honneurs du Doctorat. Soumise à l'examen des évêques, cette pétition recueillit les suffrages de l'immense majorité de l'épiscopat du monde entier. Devant une manifestation aussi imposante, et dont l'histoire n'avait jamais offert d'exemple, Pie IX, après en avoir suivi tous les détails avec un intérêt marqué, donna ordre à la Congrégation des Rites d'examiner cette grande cause, d'informer, si l'on veut, ce grand procès. La cause fut discutée, le procès plaidé avec toute la gravité que requérait une affaire de si haute importance. Le 11 mars 1871, les cardinaux déclarèrent à l'unanimité que Saint Alphonse de Liguori méritait l'aurole réservée aux Docteurs de l'Église. Le 23 du même mois, un bref de Pie IX approuvait, confirmait cette mémorable décision, et, le 7 juillet 1871, Pie IX conférait solennellement à notre Père Saint Alphonse le titre glorieux de Docteur de l'Église. *O Doctor optime, Ecclesiae sanctae lumen, Beate Alphonse Maria, deprecare pro nobis Filium Dei.*

P. DUMORTIER. *Vie du R. P. Mauron*, p. 106.

NÉCROLOGE

C. F. Antoine (Metzler). Fribourg (Suisse), 1835.

Né à Petersheim le 9 février 1782, dans le grand-duché de Bade, le F. Antoine fut reçu par Saint Clément-Marie au Mont-Thabor. Les chroniques nous rapportent de lui ce témoi-

gnage : le C. F. Antoine, au grand amour du travail unissait une piété exemplaire et une grande simplicité. — « *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* » Prov. X, 9.

Profession : 18 juin 1819.

R. P. André Bayer. Pau, 1879.

Le R. P. naquit le 16 novembre 1841 à Rickenbach (Grand-Duché de Bade). Il entra dans la Congrégation à la suite de missions prêchées par nos Pères d'Alsace. Ce fut un homme précieux, non pas précisément par ses talents, qui étaient ordinaires, mais par ses vertus aussi nombreuses que remarquables. Il s'exprimait très bien en français, aussi prit-il part à de nombreuses missions en France. Le R. P fut ensuite envoyé dans la Vice-Province d'Espagne. L'aménité de son caractère, sa bonté et ses vertus avaient gagné les cœurs de ses nouveaux confrères et de toutes les personnes, prêtres et laïques, avec lesquelles il avait été en relation. Ses supérieurs étaient sur le point de le nommer Père Maître des novices en Espagne, puis supérieur. Obligé de revenir d'Espagne à notre maison de Pau pour soigner sa santé, sa mort prématurée renversa tous les projets des supérieurs. — « *Mansueti hereditabunt terram et delectabuntur in multitudine pacis.* » Ps. 36.

Profession : 13 novembre 1860.

Ordination : 21 décembre 1867.

R. P. Jean Hofmann. Boulogne-sur-mer, 1916.

Le R. P. Jean Hofmann naquit à Roden, près Sarrelouis, de parents français, le 27 mai 1849. Il se montra dès le début de sa vie religieuse ce qu'il est resté pendant toute sa vie : profondément pieux, modeste et homme de devoir. Peu de temps professeur à Uvrier, puis à Dongen, il passa sa vie religieuse et apostolique à Boulogne, occupé au ministère du confessionnal. Religieux exemplaire, le P. Hofmann puisait dans son union intime avec Jésus au Très Saint-Sacrement et dans sa dévotion filiale envers la Sainte Vierge, des trésors d'humilité, de charité et de zèle. Il eut toujours devant les yeux ces paroles de saint Alphonse : « Devenons des saints pendant que nous sommes sur la terre pour si peu de temps, et aimons Jésus-Christ. Un jour viendra où nous nous verrons réunis dans le ciel avec ces milliers d'âmes que nous aurons arrachées à l'enfer. » — Sa grande bonté, sa patience, son zèle, son esprit éminemment surnaturel et alphonisien, ont fait dire de lui à sa mort : « C'est un saint qui est parti pour le ciel. » — « *Et deduxit eos in viam rectam.* » Ps. 104.

Profession : 25 décembre 1866.

Ordination : 29 mars 1873.

29 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1696. Baptême de notre Père Saint Alphonse.

Ce ne fut que deux jours après sa naissance, le 29 septembre, que saint Alphonse reçut le sacrement du baptême, dans l'église de Notre-Dame des Vierges à Naples, en la fête de Saint Michel. On lui donna le nom d'Alphonse-Marie pour le consacrer d'une manière spéciale à la Mère de Dieu. On y ajouta ceux

de Cosme, Damien, Michel et d'autres encore, soit en mémoire des saints qui avaient présidé à sa double naissance, soit en souvenir de ses glorieux ancêtres.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, p. 5.

1731. Fête de Saint Michel et la récréation de Règle.

Saint Alphonse professa toute sa vie une dévotion singulière pour le saint Archange. Saint Michel était l'un des patrons de son baptême, et il avait été baptisé le jour même de sa principale fête. — Il choisit saint Michel pour patron de la Congrégation, après la Mère de Dieu et le glorieux saint Joseph. A huit lieues de Foggia où il avait prêché la mission, le mont Gargan lui rappelait l'endroit où, il y a quinze cents ans, apparut saint Michel, traçant l'emplacement du sanctuaire qu'on devait élever en son honneur. Saint Alphonse, en 1731, voulut visiter ce sanctuaire, célébrer la sainte messe sur l'autel dédié à l'Archange, et se mettre sous l'égide du puissant antagoniste de Satan. Le moment était venu où l'enfer allait se déchaîner contre lui et contre l'œuvre rédemptrice dont il devait être le fondateur.

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, I, pp. 101, 102.

1854. Fondation de la maison de Châteauroux.

En l'année 1852, les RR. PP. Capucins prêchaient à Bourges les exercices d'une mission. Elle eut un tel succès que les habitants leur demandèrent une fondation à Bourges même. Un prêtre offrait pour cette fondation un héritage de cent mille francs qu'il venait de recevoir. Mais les Pères Jésuites occupaient déjà la place, et désiraient rester seuls à Bourges. Les Capucins refusèrent de s'établir autre part. On insinua alors à Son Éminence le cardinal Dupont qu'on pourrait utiliser le legs de cent mille francs en appelant à Châteauroux d'autres religieux. M. l'abbé Damourette, aumônier du lycée, et M. l'abbé Geoffroy, curé de Notre-Dame de Châteauroux, connaissant l'esprit de notre Congrégation, écrivirent vers la fin d'avril 1853 au Recteur de Saint-Nicolas-du-Port. Le Père Recteur répond qu'il désire, qu'il demande même la fondation, si l'Archevêque l'accepte. Ces Messieurs interposent alors auprès de l'Ordinaire un pieux laïc, M. Muret de Bord, grand fabricant de draps. Quelques jours après, M. l'abbé Caillaud, vicaire général, accepte la fondation au nom de l'Archevêque. Le R. P. Leroy est alors envoyé de Saint-Nicolas comme supérieur, avec le F. Pierre le 29 septembre 1854.

1891. L'humiliation de la personnalité.

Les Étudiants futurs prêtres annonçaient leur prochaine ordination au R. P. Desurmont ; il leur répond en ces termes.

29 septembre 1891.

Mes Révérends Pères,

« Je vous remercie d'avoir bien voulu m'annoncer votre prochaine ordination... Souvenons-nous toujours que ce n'est pas le caractère qui sauve, mais la vertu. Si j'étais distributeur des dons de Dieu, et que je pusse faire un cadeau de prê-

trise, je n'hésiterais pas à vous donner à tous la résolution *ex spiritu sancto* de vous livrer, pour le reste de votre vie, à la pratique de l'*humiliation du moi, semper, ubique et in omnibus*. De façon qu'à toutes les impressions un tant soi peu perceptibles de la personnalité, soit flatteuses, soit non flatteuses, vous répondiez toujours par l'acte intérieur du mépris de vous-même ; et que, désormais, laissant le vieux système, qui consiste à toujours caresser le moi, vous soyez toujours occupés à le rabaisser. — Le fait de répondre par l'humiliation à toutes les émotions de la vie est le plus sûr moyen de se préparer une existence et une mort absolument heureuses et sûres ; parce que la créature humaine qui s'humilie toujours attire inévitablement Dieu et sa bénédiction, et que là où Dieu bénit, tout va bien, tout prospère, tout progresse et tout persévère. — Partout, même en religion, il y a peu de saints : peu de saints *in facto esse*, peu de saints *in fieri* ; peu d'hommes d'raison, peu d'hommes supérieurs en vertus, peu d'hommes de Dieu. La plupart sont des demi-vertueux, au moins dans les ordres fervents, et les demi-vertueux vivent et travaillent dans le naturel autant que dans le surnaturel. La raison de cet état de choses est que rares sont les hommes qui exercent le métier de l'humiliation *in actu et in praxi*. — Ce métier devrait être l'accompagnement secret de la vie religieuse. Que l'esprit de Dieu, à l'occasion de votre prêtrise, vous donne la connaissance et le goût de ce divin commerce, lequel a pour résultat de nous faire gagner Dieu. »

(R. P. DESURMONT).

1920. Fondation de la maison de Châtel Saint-Denis.

La maison de Contamine-sur-Arve, fille de la maison de Fribourg, transférée à Reignier et chargée depuis 1847 de prêcher retraites et missions en Suisse, ne pouvait, depuis la dernière guerre, à cause des formalités de frontière, y envoyer facilement des missionnaires. Pour ne pas abandonner ce pays intéressant et qui a donné à la Congrégation d'excellents supérieurs et sujets, et pour que la Province Lyonnaise ne soit pas seulement Gallico-helvétique de nom, mais aussi de fait, le T. R. P. Wilpote, Provincial, résolut de fonder une maison de missionnaires au centre des cantons de langue française. Le R. P. Dorsaz, chargé de cette fondation, trouva, sur la limite des cantons de Vaud et de Fribourg, une maison susceptible d'être aménagée en couvent. Il l'acheta, l'augmenta d'une petite bâtisse et, par quelques achats de terrains, élargit la propriété. Cette propriété se trouve sur le canton de Vaud, dans un quartier qu'on appelle « en Bellière » et sur la paroisse de Châtel Saint-Denis, qui est du canton de Fribourg.

Une autre raison de cette fondation fut de réunir en communauté les Pères éparpillés dans différentes chapellenies du canton de Fribourg, et de donner aux aumôniers un point d'attache régulier.

Une troisième raison, c'est d'avoir en Suisse une maison constituée, pouvant servir de refuge aux Pères de France, en cas d'une nouvelle persécution. Cette maison, située en pleine campagne, à dix minutes du centre de Châtel, se prête admirablement à la vie de Chartreux, comme aussi au saint ministère à l'intérieur, par la prédication de retraites fermées à des groupes de prêtres ou de religieux. Frères en été, à l'extérieur par la prédication des missions et retraites dans les cantons de langue française.

NÉCROLOGE

**Son Éminence le Cardinal Victor Dechamps, Archevêque de Malines,
Primat de Belgique, 1883.**

Le R. P. Dechamps, originaire de Melle, près Gand (Belgique), naquit le 6 décembre 1810 et entra dans la Congrégation en même temps que le célèbre P. Bernard, hollandais. En 1830, après de brillantes études, il s'était fait publiciste. En 1831, il assistait à l'entrée triomphale du roi Léopold dans sa capitale. A l'enthousiasme du peuple succéda le silence et la solitude, et le jeune homme se dit intérieurement : « Tout n'est que vanité ; je veux servir la cause éternelle et le Roi qui ne passe pas. » L'année suivante, il était au séminaire, lisant avec délices la *Pratique de l'amour* et les *Gloires de Marie* de saint Alphonse. Un jour qu'il méditait les pensées du saint docteur sur cette invocation des litanies : « *Janua coeli* », porte du ciel, une voix intérieure lui dit que la vie religieuse serait pour lui la porte du ciel. Devenu prêtre, il frappa à la porte du couvent de Saint-Trond, quand ses yeux y rencontrèrent cette inscription : « *Mater Dei, sis intranti janua coeli* » : Mère de Dieu, soyez la porte du ciel pour celui qui entre en ce lieu. Marie l'avait conduit aux portes du salut. Le jeune prêtre devint l'apôtre des classes élevées, comme le P. Bernard était l'apôtre du peuple. A la prédication il joignit, dans de nombreux et savants écrits, l'apologie de la religion. Pie IX, qui avait eu maintes fois l'occasion d'apprécier son mérite, fit passer l'humble religieux de sa cellule à l'évêché de Namur, de Namur à l'archevêché de Malines, où il le revêtit de la pourpre cardinalice.

Simple religieux, professeur de Théologie et d'Écriture Sainte, Recteur des maisons de Liège, Tournai et Bruxelles, Provincial de la Province Belge, Evêque, Archevêque, Cardinal, Monseigneur Dechamps s'est montré constamment et partout le véritable fils de saint Alphonse. Notons en passant qu'au Concile du Vatican, il fut le champion et l'infatigable vengeur de l'infaillibilité pontificale. Il publia sa dernière lettre pastorale pour recommander aux fidèles la dévotion au saint Rosaire, et mourut un samedi, fête de saint Michel, à l'âge de soixante-treize ans, après quarante-sept ans de profession religieuse, dix-huit ans d'épiscopat et huit ans de cardinalat. Il fut membre de la Congrégation des Evêques et Réguliers, du Concile, de l'Index et de la Propagande. Dans l'ordre civil, il fut grand-officier de l'Ordre de Léopold et grand-croix de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem. — Les ouvrages du cardinal Dechamps sont renfermés dans dix-sept volumes.

Ces pages nombreuses où se révèlent le cœur et le zèle du Cardinal nous découvrent quelle pensée a présidé à la composition de tous ses ouvrages. Comme il le dit lui-même, il n'a pas écrit une ligne *pour écrire*, mais pour convertir et édifier.

Le Pape Léon XIII lui écrivit et lui dit : « Ces œuvres qui attestent chez vous la science et l'activité du prêtre, du missionnaire et de l'Evêque dans l'accomplissement de ses devoirs vont désormais dépasser les limites d'un auditoire particulier et d'un seul peuple, pour servir au bien commun de l'Eglise. » — « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno coelorum.* » Matth. 5, 13.

P. SAINTRAIN. *Vie du Cardinal Dechamps.*

Profession : 13 juin 1836.

Ordination : 20 décembre 1834.

30 SEPTEMBRE

ÉPHÉMÉRIDES

1770. Circulaire de notre Père Saint Alphonse aux membres de la Congrégation.

Par suite des persécutions qui sévissaient contre la Congrégation, son existence se trouvait compromise. Saint Alphonse écrivit alors le 30 septembre aux membres de la Congrégation cette circulaire.

« Vous n'ignorez pas, mes chers Frères, quelle tempête ont déchaînée contre l'Institut les accusations portées au tribunal du roi. A vrai dire, ces accusations ne me troublent point, parce que nous n'avons rien à nous reprocher ; mais ce qui me fait craindre, c'est la diminution de l'esprit religieux dans quelques-uns de nos confrères. A voir le peu de cas que certains font de la pauvreté, il y a lieu de croire que nous roulons sur l'or, tandis que si chacun trouve à table un morceau de pain, c'est un miracle de la Providence. Et puis, on commet des fautes contre l'obéissance, contre la charité, contre l'humilité. J'entends dire avec stupefaction que certains missionnaires se croient supérieurs aux autres. C'est la première fois que j'entends parler chez nous d'un pareil travers. Celui qui a la prétention de faire le grand sermon mériterait d'être chassé de la Congrégation, ou du moins de se voir relégué dans un coin, et condamné à ne plus ouvrir la bouche.

Mes chers Frères, soyons unis à Dieu, car nous ne pouvons plus compter que sur lui pour nous défendre. Si nous le mécontentons, il nous abandonnera, et c'en sera fait de la Congrégation ; que chacun de nous pense donc à s'amender. Ceux qui seraient fatigués de l'observance peuvent s'en aller. Plusieurs nous ont quitté, et j'en remercie Dieu, car les brebis galeuses infectent les autres. Peu importe le nombre ! Dieu ne demande pas que nous soyons nombreux, mais que nous soyons des saints. »

P. BERTHE. *Vie de Saint Alphonse*, II, p. 324.

NÉCROLOGE

Le serviteur de Dieu : R. P. Alfred Pampalon. Sainte-Anne de Beaupré (Canada), 1896.

Le 24 novembre 1867, dans la charmante ville de Lévis (Canada) naissait à la vie naturelle, puis quelques heures après, à la vie de la grâce, l'enfant privilégié que fut Alfred Pampalon. L'éducation qu'il reçut de ses dignes parents en fit bientôt un ange de piété. Lorsque sa mère rendit son âme à Dieu, Alfred se jeta spontanément au pied d'une statue de la Sainte Vierge et la supplia de devenir sa mère : l'enfant n'avait alors guère plus de cinq ans. D'une santé délicate, d'une intelligence plutôt lente et mal servie par une difficulté de langage, il surmonça tous ces obstacles propres à décourager le plus vaillant écolier. A dix-neuf ans, Alfred quitte sa famille, et veut se consacrer à Dieu. Comme la Province du Canada (alors Vice-Province) n'avait pas encore de maison de noviciat, Alfred

fut envoyé au noviciat de Saint-Trond en Belgique, puis, plus tard, au Studendat de Beau-plateau.

Dans ces maisons de formation il fut un véritable modèle de régularité. Sa grande aménité, unie à ses autres vertus, corrigeait ce qui pouvait paraître trop sévère dans sa vie. La grâce de Dieu ne fut pas stérile en lui; elle le travaillait, et de son côté, Alfred correspondait pleinement à cette grâce. L'abnégation qu'il témoignait en toutes choses était chez lui la récompense d'un long, généreux et persévérant combat contre le monde, les passions et le démon. La science théologique lui apparut souvent inaccessible; mais ce qu'il ne put obtenir par l'étude, il le posséda par la prière.

Devenu missionnaire, il se dévoua sans compter à l'œuvre des missions durant trois mois et retourna ensuite au Canada, où il mourut saintement à l'âge de vingt-huit ans. On peut lui appliquer avec raison les paroles de la Sagesse : « *En peu de temps il a beaucoup vécu.* » Il fut un ange par sa pureté et un agneau par sa douceur. Il a vécu et il est mort comme un saint, en véritable enfant de Saint Alphonse, aimant éperdument Jésus, Marie, Joseph, s'efforçant de reproduire en lui les vertus et les exemples du Très Saint-Rédempteur. Une de ses dernières paroles fut pour les chers Étudiants de Beauplateau : « *Qu'ils vivent de telle sorte qu'on puisse dire d'eux comme de Jésus-Christ qu'ils ont bien fait toute chose.* » — La cause de sa Béatification est introduite en cour de Rome. — Sa vie fut écrite par son frère le R. P. P. Pampalon.

Profession : 8 septembre 1887.

Ordination : 4 octobre 1892.

R. P. Louis Kempf. Mulhouse, 1928.

Le P. Kempf est issu d'une de ces familles honorables et chrétiennes où Dieu se plaît à faire entendre l'appel à la vie sacerdotale et religieuse. Sa famille compte plusieurs prêtres et religieux. C'est à Eschbach près Haguenau (Bas-Rhin), qu'il naquit le 27 novembre 1839. Après ses études secondaires, il entra au grand séminaire de Strasbourg, où il se montra élève intelligent, sérieux et travailleur. Le P. Kempf fit son noviciat en 1861. Dès l'année 1866, ses supérieurs l'envoyèrent en mission à Contamine-sur-Arve, où il passa les années les plus heureuses de sa vie. Lors de la restauration de la Congrégation en Espagne, le P. Kempf eut l'honneur d'être choisi le premier, accompagné du P. Bayer, pour cette œuvre si importante. Il avait alors trente-six ans. Durant les dix-huit ans qu'il passa en Espagne, il prêcha de nombreuses missions avec grand succès. Quand les portes de l'Alsace nous furent réouvertes, le Père Kempf revint dans sa patrie. Durant la guerre de 1914, lui et ses confrères de Riedisheim subirent la prison, victimes d'une dénonciation calomnieuse. C'est là que le vieillard de soixante-quinze ans célébra ses noces d'or de prêtrise. Par une faveur toute particulière, lui seul eut le bonheur de célébrer la sainte messe, assisté de son Père Recteur, du Père ministre, et de distribuer la communion à ses confrères prêtres. Après l'armistice il célébra son jubilé de 60 ans de profession, et plus tard le jubilé de diamant de sa prêtrise.

Au moral, le Père Kempf était combatif par nature. Dans ses luttes contre le péché il a frappé d'estoc et de taille, dépassant parfois la mesure. C'était un convaincu, surtout lorsqu'il parlait de la prière et de la dévotion des 3 *Ave Maria*. Il prêchait Saint Alphonse et à la Saint Alphonse; Saint Alphonse et le R. P. Desurmont étaient ses maîtres. Il avait une foi antique, une haine profonde du péché et un remarquable esprit de prière. Doué d'un tempérament bilieux il eut beaucoup à souffrir dans la lutte contre lui-même; mais sous cette écorce un peu rude battait un cœur bon, capable de procédés d'une délicatesse charmante. Le P. Kempf mourut un samedi. Il fut un religieux de foi vive, de grand dévouement, de piété sincère et de vertu solide. — « *Ecce enim merces vestra multa est in coelo.* » Luc. 6, 23.

Profession : 15 octobre 1863.

Ordination : 14 août 1864.

